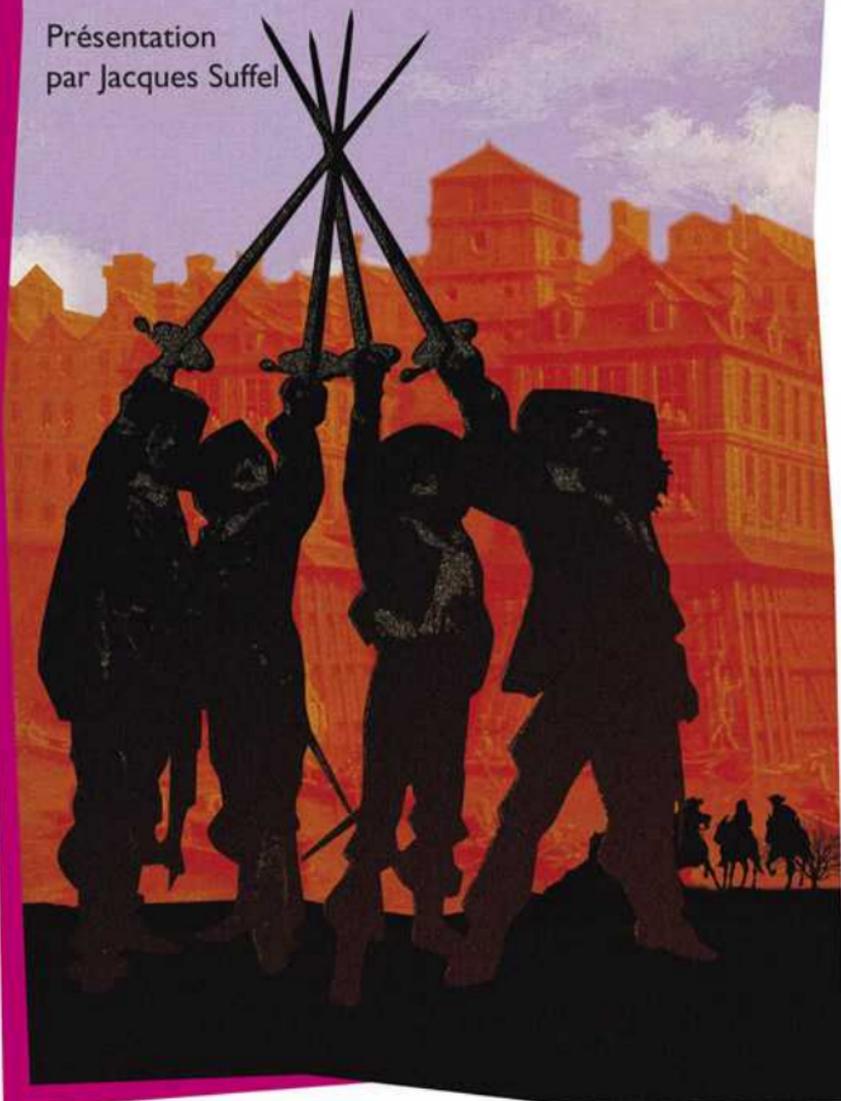


# Dumas

## Les Trois Mousquetaires

Présentation  
par Jacques Suffel

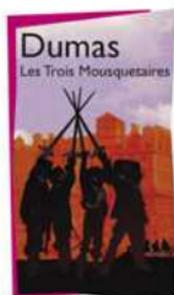


Extrait de la publication



# Dumas

## Les Trois Mousquetaires



Les aventures de d'Artagnan et de ses trois célèbres acolytes, Athos, Porthos et Aramis, ce sont avant tout la vaillance et le panache, un débordement d'énergie et d'audace, de la romance et de la comédie qui virent parfois à la tragédie quand, au détour d'une page, se profile la silhouette de l'inquiétante Milady...

Des générations de lecteurs ont été subjuguées par *Les Trois Mousquetaires* où Dumas, avec une incomparable puissance dramatique, mêle à la fiction l'histoire et aux êtres imaginaires des personnages réels, pour faire revivre avec brio la tumultueuse époque du règne de Louis XIII.

Présentation et chronologie par Jacques Suffel

Bibliographie par Sylvain Ledda

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

LES TROIS  
MOUSQUETAIRES

*Du même auteur  
dans la même collection*

LES BORDS DU RHIN

LE COMTE DE MONTE-CRISTO (2 vol.)

LA DAME DE MONSOREAU (2 vol.)

LA REINE MARGOT

VINGT ANS APRÈS (2 vol.)

DUMAS

LES TROIS  
MOUSQUETAIRES

*Présentation et chronologie*

*par*

Jacques SUFFEL

*Bibliographie mise à jour en 2013*

*par*

Sylvain LEDDA

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 1984 ;  
édition revue et augmentée en 2013.  
ISBN : 978-2-0813-1534-1

## INTRODUCTION

Avant de devenir un colosse populaire à la crinière argentée, aux gilets étonnants, barrés d'énormes chaînes, le fils du général Alexandre Dumas fut un adolescent mince et rêveur, qui débuta discrètement.

Lorsqu'il eut vingt ans, il abandonna son chef-lieu de canton natal pour venir chercher fortune à Paris. Ses études avaient été fort médiocres mais, grâce au souvenir de son père, qui commanda l'armée des Alpes pendant la Révolution, grâce aussi à sa belle écriture, il réussit à trouver un emploi chez le duc d'Orléans, futur roi Louis-Philippe. Il n'avait aucun goût pour le métier de rond-de-cuir et son salaire de cent francs par mois lui semblait maigre. Même en ce temps-là – cela se passait en 1823 –, cette somme ne permettait point les fantaisies. Dans sa mansarde de la place des Italiens, le jeune homme connut bien des nuits sans sommeil, absorbées par le travail.

Des désirs furieux bouillonnaient dans ses veines où coulait le sang noir de sa grand-mère, mêlé au sang bleu de son grand-père, le marquis Davy de La Pailleterie. Comme tout bon romantique, il a cruellement souffert de sa pauvreté. Il se croyait poète et composait des vers qui ne manquaient pas de flamme :

Un jour on connaîtra quelle lutte obstinée  
A fait sous mon genou plier la destinée,  
À quelle source amère en mon âme j'ai pris  
Tout ce qu'elle contient de haine et de mépris,  
Quel orage peut faire en passant sur la tête  
Qu'on prenne pour le jour l'éclair d'une tempête

Et ce que l'homme souffre en ses convulsions  
 Quand au volcan du cœur grondent les passions...

Il reprenait courage auprès de sa voisine, Catherine Labay, la petite lingère qui, en 1824, deviendrait la mère d'Alexandre Dumas fils. Et il avait d'excellents camarades, parmi lesquels un Suédois qui n'était pas sans ressources, Adolphe Ribbing de Leuven, et un collègue de bureau, Hippolyte Lassagne, tous deux passionnés comme lui de poésie et de théâtre.

Bientôt, à la chancellerie du duc d'Orléans, on prétend que l'insouciant Dumas néglige son service au profit d'essais littéraires. N'a-t-il pas publié des poèmes, fait jouer des vaudevilles ? Ses chefs le harcèlent, le menacent. Son poste de surnuméraire, qui assure sa subsistance et celle de sa mère, semble compromis. Et déjà commence l'ère des dettes.

Mais, le 11 février 1829, un drame historique, *Henri III et sa cour*, triomphe à la Comédie-Française. L'auteur est ce jeune Alexandre Dumas, inconnu la veille encore : c'est pour lui la gloire et c'est la fortune.

Alors se révèle le Dumas véritable, avec son activité stupéfiante, ses ambitions multiples, sa folle prodigalité, et quarante années s'écouleront dans une sorte de tourbillon fantastique. Il ne suffira pas à ce dramaturge expéditif de régner dans plusieurs théâtres, d'insuffler à Bocage et à Frédérick Lemaître les âmes d'Antony et de Buridan, d'offrir à Marie Dorval et à Mademoiselle Mars des rôles sensationnels. L'historien de *Gaule et France* songe à d'autres tribunes, il préconise la République. On l'a vu sur les barricades, en juillet 1830, et on l'y verra de nouveau, en 1832, lors des obsèques tumultueuses du général Lamarque. Entre-temps, il accomplit une mission dans la Vendée légitimiste. Toujours la politique le tentera.

Cependant il veut d'abord savourer à longs traits toutes les joies de la vie. Dumas est fastueux et les millions ruissellent de ses mains au fur et à mesure qu'il les

gagne. Il mène grand train, possède un équipage, tient table ouverte. Il voyage : Suisse, Allemagne, Italie, Espagne, Afrique. Quant à ses maîtresses, elles défilent comme dans une farandole. S'il épousa l'une d'entre elles, l'actrice Ida Ferrier, ce fut sans doute par erreur, car cette union, réalisée en 1840, ne dura guère.

Ses premiers héros, Saint-Mégrin, Antony, Yakoub, évoquaient sa jeunesse romantique ; mais son œil bleu ne tardera pas à découvrir de plus truculentes figures : Monte-Cristo, Cagliostro et les fameux mousquetaires, Athos, Porthos, Aramis, et l'immortel d'Artagnan.

À partir de 1839, les pièces de théâtre, les romans, les récits historiques, les « impressions de voyage » se succéderont à une allure vertigineuse : Dumas fournira chaque année à ses éditeurs plus de copie que n'aurait pu tirer de sa plume un rapide copiste travaillant dix heures par jour.

Les emprunts nombreux (certains disent les plagiats) et les compilations ne suffisent pas à expliquer un tel miracle. Dumas eut d'actifs collaborateurs, il fut, a dit Théodore de Banville, le « pacha de ces Maquets sans nombre ». Un pamphlétaire famélique, Eugène de Mirecourt, a dénoncé cette « industrie » dans une brochure qui fit du bruit. Il est certain que, plus d'une fois, le feuilleton signé Dumas, rédigé en toute hâte, fut l'œuvre d'un complice ; mais Dumas n'avait cure des protestations qui s'élevaient de temps à autre, car lui seul connaissait l'art d'ajouter aux ébauches qu'on lui préparait les broderies et les rehauts d'or.

Soit en feuilletons, soit en volumes, ses romans, dès leur publication, connurent une vogue sans précédent et lorsque, en 1844, les numéros du journal *Le Siècle* répandirent à travers la France et le monde les aventures des *Trois Mousquetaires*, le nom d'Alexandre Dumas atteignit le plus haut sommet de la popularité.

Certes, les occupations du fameux conteur ne lui permettaient pas toujours de travailler très soigneusement. S'improvisant tour à tour diplomate ou cuisinier, il

s'accordait mainte escapade : le voici, par exemple, flânant sur le Rhin en compagnie de Gérard de Nerval ; ou bien, à bord d'un navire de guerre, visitant les côtes de l'Algérie. Il ne se contentait point de fréquenter les artistes et les gens de lettres, les Delacroix, les Victor Hugo. Sans avoir jamais été un dandy, comme son confrère Eugène Sue, il se plaisait fort dans la société des grands de ce monde, celle des princes russes et des marquis italiens. Dumas gardait rancune à Louis-Philippe (il lui reprochait très sérieusement son économie), mais il fut le familier de ses fils : Orléans, Aumale, Montpensier. Il partait en croisière avec le prince Napoléon, il était l'invité de la reine d'Espagne.

Chaque année, son train de vie devenait plus onéreux. Entouré d'amis, de collaborateurs, de femmes, de parasites, s'il déjeunait au Café de Paris, il dînait chez Tortoni. Il voulut avoir sa maison et fit construire à grands frais, sur les hauteurs de Marly, cette villa Monte-Cristo qui existe encore. Il voulut avoir son théâtre et fit édifier boulevard du Temple, sur l'emplacement de l'hôtel Foulon, le Théâtre Historique.

La révolution de 1848 allait, hélas ! ébranler durement les affaires du grand prodigue. Cette République, dont il avait si longtemps rêvé, ne lui fut pas favorable. Candidat à la députation dans plusieurs circonscriptions, partout il échoua. Pour combler le déficit du Théâtre Historique, il dut laisser vendre aux enchères la villa Monte-Cristo, six mois à peine après son inauguration... et, malgré cela, le malheureux théâtre ne fut pas sauvé. Si bien que, persécuté par ses créanciers, Dumas prit le parti de quitter la France, au lendemain du coup d'État du Deux Décembre.

Installé à Bruxelles, il continua de publier à une cadence accélérée : quarante volumes en 1852, trente en 1853, l'usine de Dumas fonctionnait jour et nuit, et l'on compte, parmi les productions de cette période, des œuvres d'un vif intérêt, en particulier ses *Mémoires*.

Au théâtre, toutefois, l'animateur donne des signes d'essoufflement. Son fils a pris la relève et fait jouer, en 1852, *La Dame aux camélias*. Le succès est prodigieux : sous les feux de la rampe, le nom de Dumas continuera d'étinceler longtemps encore.

De retour en France, celui qui désormais sera nommé Dumas père fonde un journal, intitulé *Le Mousquetaire*, (titre auquel il substituera plus tard *Le Monte-Cristo* et finalement *Dartagnan*). Impavide, il fait paraître, en 1854, plus de quarante volumes ; plus de trente en 1855. Mais il traîne désormais avec lui, comme naguère Balzac, un lourd fardeau de dettes. Les exploits d'huissiers se multiplient dans son courrier. Auguste Maquet, son ancien collaborateur, ne se montre pas le moins acharné à le poursuivre en justice, et lui, de son côté, se défend non sans rudesse. Il lui arrive même d'attaquer : c'est ainsi qu'en 1856 il contraint son éditeur, Michel Lévy, à lui verser quelque 200 000 francs d'arriérés de droits d'auteur. Au reste, son passif ne sera pas comblé pour si peu : au 1<sup>er</sup> janvier 1862, il dépassera 624 000 francs (c'est-à-dire un peu plus de 457 000 euros). Malgré les mensualités que Michel Lévy lui versera jusqu'à sa mort (elles s'amenuiseront beaucoup d'ailleurs dans les dernières années), Dumas mourra dans la gêne.

En 1858, délaissant Paris et ses tracas, l'écrivain entreprit, à travers la Russie et le Caucase, un voyage qui dura près d'un an. À peine était-il de retour qu'une nouvelle aventure le tenta : Garibaldi préparait alors son expédition de Sicile et Dumas courut se mettre à son service. Après l'occupation de Naples, le héros de l'unité italienne nomma le romancier conservateur des musées napolitains.

Dumas fit d'autres voyages encore, parcourut l'Autriche et la Bohême. Jusqu'au terme de sa vie, il monta des pièces et publia des romans. Citons parmi ceux-ci *La San Felice* (1864), un des plus attachants, et cette prophétique *Terreur prussienne*, parue en 1868, deux

ans à peine avant sa mort. Parallèlement à la liste de ses œuvres, la liste de ses maîtresses continua de s'allonger jusqu'à la fin. L'aguichante image d'Adah Menken, la danseuse américaine qui, vers 1867, se fit photographier entre ses bras, subsiste comme le témoignage ultime et symbolique de la vie amoureuse d'Alexandre Dumas.

Ainsi s'écoula, parmi les succès et les procès, la destinée de cet athlète qui put longtemps dire, comme son héros Monte-Cristo : « Dieu n'a rien à me refuser ! » et qui ne cessa de travailler que lorsque la mort le terrassa.

\*

\* \*

Dans une lettre publique, adressée en 1864 à Napoléon III, Alexandre Dumas n'hésitait point à fournir sur lui-même un jugement d'ensemble, où l'orgueil s'allie à une réelle perspicacité : « Il y avait en 1830 et il y a encore aujourd'hui trois hommes à la tête de la littérature française, ces trois hommes sont Victor Hugo, Lamartine et moi... J'ai écrit et publié douze cents volumes... traduits dans toutes les langues, ils ont été aussi loin que la vapeur ait pu les porter. Quoique je sois le moins digne des trois, ils m'ont fait dans les cinq parties du monde le plus populaire des trois... parce que l'un est un penseur, l'autre un rêveur et que je ne suis, moi, qu'un vulgarisateur. »

Il y a sans doute des parties mortes dans la masse énorme de ses écrits, mais il y a aussi de très belles choses. L'histoire du drame romantique conserve à Dumas une place de premier plan : *Henri III*, *Christine*, *Antony*, *La Tour de Nesle*, *Kean*, *Mademoiselle de Belle-Isle* sont des réussites incontestables qui ont marqué des dates. De l'œuvre en prose il serait aisé de détacher beaucoup de pages admirables, extraites principalement des *Impressions de voyage* et des *Mémoires*. Quant aux romans, Dumas, certes, en a trop écrit (serait-il plus exact de dire qu'il en a trop signé ?) : il a multiplié sans mesure

les feuilletons, et ses idées les plus heureuses se sont enlées dans le flot d'une rédaction hâtive.

Sa création la plus vigoureuse, *Les Trois Mousquetaires*, comprenait huit volumes dans l'édition originale. La suite – *Vingt ans après* – très agréable encore, riche en tableaux colorés et en personnages bien campés, compta dix volumes. Un public toujours plus nombreux, affamé de lecture (en ces temps lointains sans cinéma ni télévision), réclamait sans cesse de nouveaux récits, exigeait la continuation des aventures de d'Artagnan. *Le Siècle* payait trois francs la ligne (des francs-or) et Dumas était toujours à court d'argent. C'est dans de telles conditions que fut composé *Le Vicomte de Bragelonne*, qui n'eut pas moins de vingt-six volumes et qui, en dépit de bons épisodes, est une œuvre parfois fastidieuse. Ainsi peu à peu le conteur laissa ses productions se dégrader. Elles finirent par avoir tous les défauts qui firent au roman-feuilleton sa mauvaise réputation, alors qu'elles méritaient à leurs débuts d'être rangées dans la noble famille du roman historique.

\*  
\* \*

Roman historique... *Les Trois Mousquetaires* appartiennent en effet à ce genre littéraire que Walter Scott mit à la mode, vers 1820, avec des compositions qui se déroulaient dans des décors moyenâgeux.

Sur une trame du XVII<sup>e</sup> siècle, Dumas a brodé ses fictions en mélangeant les personnages réels les plus haut placés avec les personnages imaginaires. Les premiers tiennent naturellement des propos fantaisistes. Quant aux autres, ils occupent des places, jouent des rôles qui, dans la réalité, ont été dévolus à des êtres tout différents. Cela n'embarrassait point notre auteur : sa verve endiablée fait agir et parler Louis XIII et Richelieu, Anne d'Autriche et Buckingham, apparaître le chancelier Séguier, la duchesse de Chevreuse, un Rochefort, un Tréville, un La Porte, un Cavois, revivre toute une époque

où se succèdent les aventures de ses héros, d'Artagnan, les mousquetaires et cette fascinante Milady, autour de laquelle l'action se noue et se dénoue avec une indéniable puissance dramatique. L'homme de théâtre que fut d'abord Dumas utilise ici sa science du dialogue et son art de préparer les effets qui lui valurent à la scène de si beaux succès. Des générations de lecteurs ont été subjuguées par *Les Trois Mousquetaires*, narration brillante, pleine de mouvement, de couleur et d'esprit. Aujourd'hui, après plus d'un siècle, le livre a conservé sa fraîcheur.

Est-ce à dire qu'il soit sans défauts ? Ses plus sincères admirateurs, les plus autorisés, avouent les imperfections de détail que révèle une lecture un peu attentive. M. Charles Samaran a naguère dressé, dans son édition critique des *Mousquetaires*, une liste d'anachronismes et de confusions historiques de toute sorte que les nécessités de la fiction ne justifient point, et, dans cette fiction même, on a remarqué plus d'une inadvertance.

C'est surtout la chronologie qui souffre de contradictions inconciliables. Sans se montrer trop pointilleux, il convient de les signaler, tout en reconnaissant qu'elles ne nuisent en rien à l'agrément du récit.

Nous apprenons au premier chapitre que, « *le premier lundi du mois d'avril 1625* », d'Artagnan, qui avait récemment quitté son pays natal du Béarn pour se rendre à Paris, se trouvait à Meung-sur-Loire. Grâce à l'appui de M. de Tréville, capitaine des mousquetaires du roi, il est admis dans la compagnie des gardes de M. des Essarts. Bientôt, aidé par les trois mousquetaires avec lesquels il s'est lié d'amitié, l'occasion lui est offerte de rendre à la reine Anne d'Autriche un service important. Cet épisode nous conduit jusqu'au chapitre XXVIII, où d'Artagnan a la joie d'apprendre qu'il est accueilli dans le corps des mousquetaires. Le même jour survient la nouvelle que la campagne contre les Rochelois va s'ouvrir et que le départ des soldats est fixé au 1<sup>er</sup> mai. Or le siège de La

Rochelle commence en 1627, date confirmée d'ailleurs plus loin par Dumas.

Cependant, au chapitre XL, le cardinal de Richelieu, qui a convoqué d'Artagnan afin de l'interroger, rappelle que le jeune homme a quitté le Béarn pour Paris « sept ou huit mois plus tôt ». Si nous comptons bien, depuis le premier lundi d'avril 1625, plus de deux années se sont écoulées, et non point sept ou huit mois seulement.

Au chapitre XLI, le narrateur, qui a oublié ce qu'il a dit au chapitre XXVIII, nous explique que d'Artagnan, étant « purement et simplement dans les gardes », s'est trouvé séparé de ses amis mousquetaires et n'est arrivé à La Rochelle que « vers le 10 du mois de septembre 1627 ». Sa nomination dans les mousquetaires est annoncée comme une nouveauté au chapitre XLVII, alors que le lecteur en avait déjà été avisé depuis longtemps.

Auparavant (chapitre XLIV), Milady, agent secret de Richelieu, a obtenu du cardinal un ordre d'arrestation contre ce même d'Artagnan qui l'a odieusement outragée, et cet ordre (dont elle ne pourra d'ailleurs faire usage) porte la date du *3 décembre 1627*. Dès le lendemain (chapitre XLIX), elle s'est embarquée pour l'Angleterre, le cardinal lui ayant confié la délicate mission de faire, s'il se peut, assassiner Buckingham, ministre de Charles I<sup>er</sup>. Elle aborde les côtes britanniques après une traversée d'une dizaine de jours ; mais, en arrivant à Portsmouth, par « une belle journée d'hiver », elle se voit appréhendée sur l'ordre de son beau-frère, lord de Winter, qui a été averti de ses noirs desseins. Malgré ce grave contretemps, il ne faut à Milady que cinq journées de captivité (chapitres LII à LVI) pour se concilier son geôlier Felton et pour le persuader que Buckingham a mérité la mort. Felton assure l'évasion de Milady et lui annonce, avant de lui dire adieu, son intention d'empêcher le ministre anglais de partir pour La Rochelle, comme il doit le faire, dès *le lendemain 23* (chapitre LVIII). Nous voici donc à la veille du 23 décembre ? Nullement, car le chapitre LIX est intitulé : *Ce qui se passait à Portsmouth*

le 23 août 1628, et c'est dans ce chapitre que nous voyons Felton poignarder Buckingham.

Effectivement, le crime ayant été commis le 23 août 1628, notre romancier est passé, sans plus d'explication, d'une date à l'autre, du plein hiver au plein été, comme s'il ne s'apercevait point de ce saut de huit mois.

Au chapitre LXVII, l'ordre de Richelieu est de nouveau cité ; mais, cette fois, il porte la date du 5 août 1628...

Les derniers épisodes du récit se succèdent avec rapidité jusqu'à la fin tragique de Milady, et l'Épilogue rappelle que les Rochelois capitulèrent le 28 octobre 1628.

À côté des anomalies chronologiques dans le canevas romanesque, les menus anachronismes et les petites confusions historiques ne sont que des vétilles. Sans doute l'auteur n'aurait pas dû oublier que Madame d'Aiguillon, maîtresse de Richelieu, et Madame de Combalet, sa nièce, ne faisaient qu'une seule et même personne. Son exposé se situant entre 1625 et 1628, il aurait dû se garder de nommer, comme il l'a fait, le poète Benserade (né en 1613) et Mademoiselle de Montpensier (née en 1627). Il n'aurait pas dû citer l'*Augustinus* de Jansénius, qui ne fut édité qu'en 1640, ni oublier que Séguier ne devint chancelier qu'en 1635. *Mirame*, la tragédie attribuée à Richelieu, ayant été composée au plus tôt en 1638, et la comédie de Scarron, *Don Japhet d'Arménie*, datant de 1652, ne pouvaient être valablement évoquées, non plus que le ballet de la Merlaison qui n'est pas antérieur à 1635. Le siège d'Arras remontant à 1578, il est impossible qu'y ait trouvé la mort le père d'Aramis, lequel n'a que vingt et un ans en 1625. À cette époque, le Palais-Cardinal (futur Palais-Royal) n'existait pas. La rue Guénégaud ne fut percée qu'en 1641, la rue de l'Échelle ne fut ainsi nommée qu'après 1633, la rue Servandoni qu'en 1806 et, d'une manière générale, les maisons de Paris ne commencèrent à porter des numéros qu'après 1775. Ajoutons qu'on ne prenait point « les eaux de mer » (ni

de bains de mer) sous Louis XIII et que la guerre contre l'Espagne ne commença qu'en 1635.

Il ne faut point perdre de vue qu'Alexandre Dumas a composé un roman et n'a pas prétendu faire œuvre d'historien.

Son sujet lui avait été inspiré par les pseudo-*Mémoires de Mr d'Artagnan*, œuvre du polygraphe Courtilz de Sandraz (1647-1712). Ce livre, publié en 1700, est un tissu d'anecdotes inventées de toutes pièces, dont Courtilz a enrichi la biographie d'un personnage qui a véritablement existé. À côté de d'Artagnan, Dumas a trouvé ici les noms de ses principaux héros : Athos, Porthos, Aramis, Tréville et même Milady. Dans un autre apocryphe, dû également à Courtilz de Sandraz : *Mémoires de M.L.C.D.R. (Mr le Comte de Rochefort)*, édité en 1687, Dumas a cueilli quelques faits complémentaires, notamment l'idée de la marque infamante que Milady porte sur l'épaule.

Bien entendu, pour donner à son récit la couleur locale indispensable et le ton de l'époque, l'auteur des *Trois Mousquetaires* a eu constamment recours aux mémorialistes authentiques du XVII<sup>e</sup> siècle : Madame de Motteville, le cardinal de Retz, La Rochefoucauld (qui a fourni l'historiette des ferrets de diamants), La Porte, Gourville, Brienne, Tallemant des Réaux, la duchesse de Montpensier, etc.

Tous ces matériaux, Dumas les a utilisés avec un brio incomparable. Telle anecdote est contée en détail, comme celle qui mit un jour aux prises la reine Anne d'Autriche et le chancelier Séguier (chapitre XVI), empruntée à Tallemant et à Monglat. Parfois, au contraire, Dumas se contente d'une simple allusion, presque énigmatique. C'est ainsi qu'au chapitre VIII, Bonacieux, logeur de d'Artagnan, parle de « la sarabande » :

« Vous savez l'histoire de la sarabande ?

– Pardieu, si je la sais, répondit d'Artagnan, qui ne savait rien du tout, mais qui voulait avoir l'air d'être au courant. »

Il s'agit d'une plaisante histoire que Brienne le jeune rapporte dans ses *Mémoires*. Selon diverses rumeurs, le cardinal de Richelieu aurait été longtemps fort amoureux de la reine. Celle-ci, pour l'éprouver, lui fit demander s'il consentirait à venir danser devant elle une sarabande, « les castagnettes aux doigts et les sonnettes à la jarrettière ». Le ministre accepta et se présenta un soir, en grand secret, « vêtu d'un pantalon vert, garni par en bas de sonnettes d'argent ». Il dansa d'assez bonne grâce, mais il s'aperçut que la reine se moquait de lui, « et cela aigrît tellement ce prélat orgueilleux que depuis, comme j'ai dit (c'est Brienne qui parle), son amour se changea en haine ».

Il semble également que Dumas se soit souvenu, en composant son roman, d'œuvres plus récentes : le Richelieu qu'évoque Alfred de Vigny dans *Cinq-Mars*, le Louis XIII que peint Victor Hugo dans *Marion Delorme* ont bien pu suggérer quelques traits du Richelieu et du Louis XIII des *Trois Mousquetaires*.

Quant à d'Artagnan et à ses trois amis Athos, Porthos, Aramis, l'auteur a su les caractériser, en faire des types, des figures vraiment originales. La vérité pâlit auprès de la fiction, néanmoins ce qu'on sait des hommes qui servirent de modèles au romancier n'est pas dénué d'intérêt.

Charles de Batz-Castelmore, dit d'Artagnan (nom qu'il tenait de sa mère) naquit vers 1615, à Castelmore, en Béarn. Il servit d'abord dans la compagnie des gardes que commandait François des Essarts et il prit part à la campagne du Roussillon. Protégé par Mazarin pendant la Fronde, il fit la campagne des Flandres, sous Turenne, fut nommé en 1657 lieutenant des mousquetaires du roi et devint capitaine dix ans plus tard. C'est lui qui procéda à l'arrestation de Fouquet (1661) et à celle de Lauzun (1671). Gouverneur de Lille en 1672, il fut tué, sous Vauban, au siège de Maastricht, le 25 juin 1673. En 1659, il avait épousé Charlotte-Anne de Chanlecy, dont il eut deux fils, mais il vivait séparé de sa femme depuis

1665. Dans *Vingt ans après* et dans *Le Vicomte de Bragelonne*, on suit cette carrière de soldat jusqu'à sa fin glorieuse. Le romancier suppose que d'Artagnan venait d'apprendre sa nomination de maréchal de France, lorsqu'il tomba sous le feu de l'ennemi.

Nous sommes moins riches en renseignements biographiques sur les trois frères d'armes de d'Artagnan. Athos devait son nom au petit village du Béarn où il naquit en 1615 : il s'appelait plus exactement Armand de Sillègue d'Athos d'Autevielle. Protégé par Tréville, dont il était le neveu, il entra tout jeune dans le régiment des mousquetaires et mourut prématurément en 1643. Le titre de comte de La Fère et les aventures que lui attribue Dumas sont entièrement imaginaires. Porthos, dont le véritable nom était Isaac de Portau, était né à Pau en 1617. D'abord garde du roi sous des Essarts, il devint mousquetaire en 1643. La date de sa mort est inconnue. Aramis enfin, a été identifié avec un certain Henri d'Aramitz, qui épousa, le 16 février 1654, la demoiselle Jeanne de Béarn-Bonasse, laquelle lui donna quatre enfants. On sait qu'il était, lui aussi, neveu de M. de Tréville ; c'est pour cette raison qu'il devint mousquetaire, comme l'avait été son père, Charles d'Aramitz. Dumas prête à Aramis une vocation religieuse : dans *Bragelonne*, il fera de lui un évêque et même un général des jésuites.

À côté des protagonistes, librement campés d'après l'histoire ou la légende, il y a dans *Les Trois Mousquetaires* une foule de personnages secondaires d'une vérité saisissante : courtisans, soldats, religieux, hôteliers, valets, c'est tout un peuple qui nous est montré dans ce tableau grouillant de vie. Les figures de femmes se détachent avec éclat : Anne d'Autriche n'apparaîtra au premier plan que dans *Vingt ans après*, mais déjà son orgueil et sa mélancolie sont évoqués ici de main de maître. La touchante Madame Bonacieux et la richissime Madame Coquenard sont des créations excellentes, que

surpasse toutefois Milady, la dangereuse aventurière, successivement nommée Charlotte Backson, Anne de Bueil, comtesse de La Fère, comtesse de Winter et finalement lady Clarick. Milady a quelques points de ressemblance avec une certaine lady Carlisle, citée dans les *Mémoires* de La Rochefoucauld. On ne reprochera pas ses emprunts à Dumas qui, s'inspirant d'une personnalité sans relief, sut animer un être de chair.

\*  
\* \*

C'est vraisemblablement au mois de juin 1843 qu'Alexandre Dumas fit connaissance avec ses personnages.

Séjournant alors à Marseille, il avait prié son ami Louis Méry, bibliothécaire de la bibliothèque municipale, de lui prêter quelques volumes pour documenter un livre qu'il préparait sur Louis XIV.

Parmi les ouvrages que lui confia Méry se trouvaient les *Mémoires de Mr d'Artagnan*. Dumas lut et fut enchanté : il tenait le sujet des *Trois Mousquetaires*. Son intérêt pour le récit de Courtilz de Sandraz fut si grand qu'il ne rendit jamais le volume à la bibliothèque de Marseille.

Il avait découvert un beau sujet, le roman restait à faire. Or ses obligations, en cette année 1843 déjà fort avancée, lui laissaient peu de loisirs : il avait trois pièces en répétition dans trois théâtres différents et cinq ou six livres en chantier.

Pour accomplir ses tâches multiples, Dumas, nous l'avons dit, s'assurait des collaborations. À la réalisation des *Trois Mousquetaires*, c'est Auguste Maquet qui fut associé.

Quelle fut la part de Maquet dans la composition du roman ? Nous touchons à un problème qui fit l'objet de querelles infinies et qui, aujourd'hui encore, reste controversé. Rappelons-en les données essentielles.

Auguste Maquet, né en 1813, avait environ dix ans de moins qu'Alexandre Dumas. Professeur d'histoire au collège Charlemagne, il quitta l'enseignement pour la littérature. Sa situation était peu prospère lorsque, en 1838, Gérard de Nerval lui fit connaître Dumas, alors en pleine gloire.

Obscur et besogneux, Maquet se mit au service de « l'illustre auteur d'*Antony* » et compila pour lui studieusement. Ses connaissances historiques trouvèrent ici leur emploi<sup>1</sup>. Il fit plus et prit peu à peu l'habitude de préparer la première rédaction du feuilleton que Dumas remaniait et mettait au point pour l'imprimeur.

Les deux hommes s'entendaient fort bien : Maquet, grâce à Dumas, gagnait largement sa vie ; Dumas, grâce à Maquet, voyait son travail facilité.

Cette collaboration, qui dura environ dix ans, fut marquée par la réalisation d'une quinzaine de romans (qui comptent parmi les plus retentissants dans l'œuvre de Dumas) et d'une dizaine de pièces de théâtre. Dumas allait de succès en succès, bravant les confrères jaloux qui critiquaient ses méthodes de travail. Et Maquet proclamait qu'il était très content de son sort.

Vinrent les temps difficiles, la révolution, le déficit. Soudain, Dumas ne parvint plus à honorer ses échéances. Maquet se fâcha et décida d'écrire pour son propre compte.

Après dix années de travail en commun, il avait appris à fabriquer du Dumas presque aussi bien que Dumas lui-même. Il rédigea seul deux ou trois romans que le public accueillit favorablement. De là à conclure qu'il était le véritable auteur des livres composés avec Dumas, il n'y avait qu'un pas. En 1857, Maquet s'adressa aux tribunaux pour obtenir que son nom figurât, à côté de

---

1. On peut toutefois douter qu'elles aient été très supérieures à celles de Dumas. N'est-il pas singulier que cet ancien professeur d'histoire ait laissé passer les anachronismes dont nous avons, plus haut, donné un aperçu ?

celui du chef d'équipe, sur les ouvrages auxquels il avait participé. Les juges repoussèrent cette prétention et se contentèrent d'accorder au demandeur un quart des droits d'auteur<sup>1</sup>.

Les réclamations tardives de Maquet étaient-elles fondées ? Dumas – est-il nécessaire d'énoncer une telle évidence ? – était parfaitement capable de composer ses livres tout seul. Lorsqu'on lit les productions de sa jeunesse, ses *Impressions de voyage en Suisse*, par exemple, publiées en 1833 et dont on ne lui dispute pas la paternité, on est frappé par la légèreté du style, simple et naturel, coulant comme une eau limpide. Dès les premières pages, nous sommes sous le charme du conteur ; l'histoire du beefsteak d'ours ou les confidences de Balmat-Mont-Blanc firent les délices des abonnés de *La Revue des Deux Mondes*, qui goûtaient l'agrément d'un « dialogue spirituel et toujours en mouvement », d'un « récit qui court sans cesse et qui sait enlever l'obstacle sans jamais faiblir » (Sainte-Beuve).

Si paradoxal que cela puisse paraître, Dumas se défiait des collaborations : « Ce genre de travail réduit l'art au métier », écrit-il en 1837. Néanmoins, par faiblesse autant que par nécessité, il eut presque toute sa vie recours à des auxiliaires. Ses immenses besoins l'obligeaient à travailler vite et à produire beaucoup. Maquet lui permit de gagner du temps, ce qui était capital pour cet homme constamment accaparé par mille affaires. Le rôle de Maquet fut donc important : soutenir qu'il dépassa celui d'un ébaucheur habile serait, selon nous, tomber dans l'exagération.

---

1. En 1919, dans un livre intitulé *Histoire d'une collaboration*, Gustave Simon rouvrit le débat, sans produire d'arguments nouveaux. Son plaidoyer en faveur de Maquet avait cependant un objet précis. Maquet ayant longtemps survécu à Dumas, il importait d'obtenir que la durée de la propriété littéraire fût calculée en prenant pour point de départ la date de la mort de Maquet (1888) et non celle de Dumas (1870). Ainsi les volumes écrits en collaboration ne tombèrent dans le domaine public qu'après un délai supplémentaire d'une vingtaine d'années.

Séparé de Maquet, Dumas écrivit ses *Mémoires*, et c'est en peignant son propre personnage qu'il montra le mieux que l'âme des d'Artagnan et des Monte-Cristo se confondait avec la sienne.

Il est toujours malaisé de percer le mystère de la création littéraire ; or avec Alexandre Dumas les difficultés sont plus grandes qu'avec d'autres.

Œuvre singulière que ces *Trois Mousquetaires* : inspirée par des textes d'origines diverses, portant la trace de plusieurs mains, elle témoigne d'une robustesse, d'une élégance, d'une harmonie extraordinaires. C'est bien à une telle œuvre, tout autant qu'au *Jocelyn* de Lamartine, que s'applique le mot de Musset : « Il y a du génie, beaucoup de talent et de la facilité. »

À quoi tient finalement son prestige ? Panache, éclairs d'armes rayonnants, générosité naturelle de héros sympathiques, épisodes tragiques alternant avec des scènes de comédie, quelquefois avec des duos d'amour d'une délicatesse exquise. Ajoutons ce goût naturel d'Alexandre Dumas pour la noblesse des sentiments, pour la grandeur : « À la tradition de grandeur, écrit Henri Clouard, Dumas se rattache avec un caractère qui, tout en lui étant propre, le rapproche de façon assez inattendue de Stendhal par un culte intermittent de l'énergie dont Stendhal alla chercher les figures et les gestes en Italie, et que Dumas trouve plus simplement dans la France... »

Les raisons de ce pouvoir de séduction, André Maurois, à son tour, les a subtilement expliquées : « La popularité durable et universelle des *Trois Mousquetaires*, écrit-il, montre que Dumas en exprimant naïvement à travers ses héros sa propre nature, répondait à un besoin d'action, de force et de générosité qui est de tous les temps et de tous les pays. La technique était si bien adaptée au genre qu'elle demeure celle de tous ceux qui s'y essaient. »

La technique, assurément Dumas la posséda de façon magistrale. Mais la vitalité, la flamme intérieure qui anime presque toutes les pages du livre gardent leur secret. C'est le cas de tous les chefs-d'œuvre.

Jacques SUFFEL

## PRÉFACE

DANS LAQUELLE IL EST ÉTABLI QUE, MALGRÉ  
LEURS NOMS EN OS ET EN IS, LES HÉROS  
DE L'HISTOIRE QUE NOUS ALLONS AVOIR  
L'HONNEUR DE RACONTER À NOS LECTEURS  
N'ONT RIEN DE MYTHOLOGIQUE

Il y a un an à peu près, qu'en faisant à la Bibliothèque royale des recherches pour mon histoire de Louis XIV, je tombai par hasard sur les *Mémoires de M. d'Artagnan*, imprimés, – comme la plus grande partie des ouvrages de cette époque, où les auteurs tenaient à dire la vérité sans aller faire un tour plus ou moins long à la Bastille, – à Amsterdam, chez Pierre Rouge. Le titre me séduisit : je les emportai chez moi, avec la permission de M. le conservateur, bien entendu, et je les dévorai.

Mon intention n'est pas de faire ici une analyse de ce curieux ouvrage, et je me contenterai d'y renvoyer ceux de mes lecteurs qui apprécient les tableaux d'époque. Ils y trouveront des portraits crayonnés de main de maître ; et, quoique ces esquisses soient, pour la plupart du temps, tracées sur des portes de caserne et sur des murs de cabaret, ils n'y reconnaîtront pas moins, aussi ressemblantes que dans l'histoire de M. Anquetil, les images de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Richelieu, de Mazarin et de la plupart des courtisans de l'époque.

\*  
\* \*

Mais, comme on le sait, ce qui frappe l'esprit capricieux du poète n'est pas toujours ce qui impressionne la masse des lecteurs. Or, tout en admirant, comme les autres admireront sans doute, les détails que nous avons signalés, la chose qui nous préoccupa le plus est une chose à laquelle bien certainement personne avant nous n'avait fait la moindre attention.

D'Artagnan raconte qu'à sa première visite à M. de Tréville, le capitaine des mousquetaires du roi, il rencontra dans son antichambre trois jeunes gens servant dans l'illustre corps où il sollicitait l'honneur d'être reçu, et ayant nom Athos, Porthos et Aramis.

Nous l'avouons, ces trois noms étrangers nous frappèrent, et il nous vint aussitôt à l'esprit qu'ils n'étaient que des pseudonymes à l'aide desquels d'Artagnan avait déguisé des noms peut-être illustres, si toutefois les porteurs de ces noms d'emprunt ne les avaient pas choisis eux-mêmes le jour où, par caprice, par mécontentement ou par défaut de fortune, ils avaient endossé la simple casaque de mousquetaire.

Dès lors nous n'eûmes plus de repos que nous n'eussions retrouvé, dans les ouvrages contemporains, une trace quelconque de ces noms extraordinaires qui avaient si fort éveillé notre curiosité.

Le seul catalogue des livres que nous lûmes pour arriver à ce but remplirait un feuillet tout entier, ce qui serait peut-être fort instructif, mais à coup sûr peu amusant pour nos lecteurs. Nous nous contenterons donc de leur dire qu'au moment où, découragé de tant d'investigations infructueuses, nous allions abandonner notre recherche, nous trouvâmes enfin, guidé par les conseils de notre illustre et savant ami Paulin Paris, un manuscrit in-folio, coté sous le n° 4772 ou 4773, nous ne nous le rappelons plus bien, ayant pour titre :

« Mémoires de M. le comte de La Fère, concernant quelques-uns des événements qui se passèrent en France vers la fin du règne du roi Louis XIII et le commencement du règne du roi Louis XIV. »

On devine si notre joie fut grande, lorsqu'en feuilletant ce manuscrit, notre dernier espoir, nous trouvâmes à la vingtième page le nom d'Athos, à la vingt-septième le nom de Porthos, et à la trente et unième le nom d'Aramis.

La découverte d'un manuscrit complètement inconnu, dans une époque où la science historique est poussée à un si haut degré, nous parut presque miraculeuse. Aussi nous hâtâmes-nous de solliciter la permission de le faire imprimer, dans le but de nous présenter un jour avec le bagage des autres à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, si nous n'arrivions, chose fort probable, à entrer à l'Académie française avec notre propre bagage. Cette permission, nous devons le dire, nous fut gracieusement accordée ; ce que nous consignons ici pour donner un démenti public aux malveillants qui prétendent que nous vivons sous un gouvernement assez médiocrement disposé à l'endroit des gens de lettres.

Or, c'est la première partie de ce précieux manuscrit que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, en lui restituant le titre qui lui convient, prenant l'engagement, si, comme nous n'en doutons pas, cette première partie obtient le succès qu'elle mérite, de publier incessamment la seconde.

En attendant, comme le parrain est un second père, nous invitons le lecteur à s'en prendre à nous, et non au comte de La Fère, de son plaisir ou de son ennui.

Cela posé, passons à notre histoire.



## I

### LES TROIS PRÉSENTS DE M. D'ARTAGNAN PÈRE

Le premier lundi du mois d'avril 1625, le bourg de Meung, où naquit l'auteur du *Roman de la Rose*, semblait être dans une révolution aussi entière que si les huguenots en fussent venus faire une seconde Rochelle. Plusieurs bourgeois, voyant s'enfuir les femmes du côté de la Grande-Rue, entendant les enfants crier sur le seuil des portes, se hâtaient d'endosser la cuirasse et, appuyant leur contenance quelque peu incertaine d'un mousquet ou d'une pertuisane, se dirigeaient vers l'hôtellerie du *Franc Meunier*, devant laquelle s'empressait, en grossissant de minute en minute, un groupe compact, bruyant et plein de curiosité.

En ce temps-là les paniques étaient fréquentes, et peu de jours se passaient sans qu'une ville ou l'autre enregistrât sur ses archives quelque événement de ce genre. Il y avait les seigneurs qui guerroyaient entre eux ; il y avait le roi qui faisait la guerre au cardinal ; il y avait l'Espagnol qui faisait la guerre au roi. Puis, outre ces guerres sourdes ou publiques, secrètes ou patentes, il y avait encore les voleurs, les mendiants, les huguenots, les loups et les laquais, qui faisaient la guerre à tout le monde. Les bourgeois s'armaient toujours contre les voleurs, contre les loups, contre les laquais, – souvent contre les seigneurs et les huguenots, – quelquefois contre le roi, – mais jamais contre le cardinal et l'Espagnol. Il résulta donc de cette habitude prise, que, ce susdit premier lundi du mois d'avril 1625, les bourgeois, entendant du bruit, et ne voyant ni le guidon jaune et rouge, ni la livrée du

duc de Richelieu, se précipitèrent du côté de l'hôtel du *Franc Meunier*.

Arrivé là, chacun put voir et reconnaître la cause de cette rumeur.

Un jeune homme... – traçons son portrait d'un seul trait de plume : – figurez-vous don Quichotte à dix-huit ans, don Quichotte décorcelé, sans haubert et sans cuisards, don Quichotte revêtu d'un pourpoint de laine dont la couleur bleue s'était transformée en une nuance insaisissable de lie-de-vin et d'azur céleste. Visage long et brun ; la pommette des joues saillante, signe d'astuce ; les muscles maxillaires énormément développés, indice infailible auquel on reconnaît le Gascon, même sans béret, et notre jeune homme portait un béret orné d'une espèce de plume ; l'œil ouvert et intelligent ; le nez crochu, mais finement dessiné ; trop grand pour un adolescent, trop petit pour un homme fait, et qu'un œil peu exercé eût pris pour un fils de fermier en voyage, sans sa longue épée qui, pendue à un baudrier de peau, battait les mollets de son propriétaire quand il était à pied, et le poil hérissé de sa monture quand il était à cheval.

Car notre jeune homme avait une monture, et cette monture était même si remarquable, qu'elle fut remarquée : c'était un bidet du Béarn, âgé de douze ou quatorze ans, jaune de robe, sans crins à la queue, mais non pas sans javarts aux jambes, et qui, tout en marchant la tête plus bas que les genoux, ce qui rendait inutile l'application de la martingale, faisait encore également ses huit lieues par jour. Malheureusement les qualités de ce cheval étaient si bien cachées sous son poil étrange et son allure incongrue, que dans un temps où tout le monde se connaissait en chevaux, l'apparition du susdit bidet à Meung, où il était entré il y avait un quart d'heure à peu près par la porte de Beaugency, produisit une sensation dont la défaveur rejaillit jusqu'à son cavalier.

Et cette sensation avait été d'autant plus pénible au jeune d'Artagnan (ainsi s'appelait le don Quichotte de cette autre Rossinante), qu'il ne se cachait pas le côté

ridicule que lui donnait, si bon cavalier qu'il fût, une pareille monture ; aussi avait-il fort soupiré en acceptant le don que lui en avait fait M. d'Artagnan père. Il n'ignorait pas qu'une pareille bête valait au moins vingt livres ; il est vrai que les paroles dont le présent avait été accompagné n'avaient pas de prix.

– Mon fils, avait dit le gentilhomme gascon, – dans ce pur patois de Béarn dont Henri IV n'avait jamais pu parvenir à se défaire, – mon fils, ce cheval est né dans la maison de votre père, il y a tantôt treize ans, et y est resté depuis ce temps-là, ce qui doit vous porter à l'aimer. Ne le vendez jamais, laissez-le mourir tranquillement et honorablement de vieillesse, et si vous faites campagne avec lui, ménagez-le comme vous ménageriez un vieux serviteur. À la cour, continua M. d'Artagnan père, si toutefois vous avez l'honneur d'y aller, honneur auquel, du reste, votre vieille noblesse vous donne des droits, soutenez dignement votre nom de gentilhomme, qui a été porté dignement par vos ancêtres depuis plus de cinq cents ans. Pour vous et pour les vôtres, – par les vôtres, j'entends vos parents et vos amis, – ne supportez jamais rien que de M. le cardinal et du roi. C'est par son courage, entendez-vous bien, par son courage seul, qu'un gentilhomme fait son chemin aujourd'hui. Quiconque tremble une seconde laisse peut-être échapper l'appât que, pendant cette seconde justement, la fortune lui tendait. Vous êtes jeune, vous devez être brave par deux raisons : la première, c'est que vous êtes Gascon, et la seconde, c'est que vous êtes mon fils. Ne craignez pas les occasions et cherchez les aventures. Je vous ai fait apprendre à manier l'épée ; vous avez un jarret de fer, un poignet d'acier ; battez-vous à tout propos ; battez-vous, d'autant plus que les duels sont défendus, et que, par conséquent, il y a deux fois du courage à se battre. Je n'ai, mon fils, à vous donner que quinze écus, mon cheval et les conseils que vous venez d'entendre. Votre mère y ajoutera la recette d'un certain baume qu'elle tient d'une bohémienne, et qui a une vertu miraculeuse pour guérir

toute blessure qui n'atteint pas le cœur. Faites votre profit du tout, et vivez heureusement et longtemps. – Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et c'est un exemple que je vous propose, non pas le mien, car je n'ai, moi, jamais paru à la cour et n'ai fait que les guerres de religion en volontaire ; je veux parler de M. de Tréville, qui était mon voisin autrefois, et qui a eu l'honneur de jouer tout enfant avec notre roi Louis XIII<sup>e</sup>, que Dieu conserve ! Quelquefois leurs jeux dégénéraient en bataille, et dans ces batailles le roi n'était pas toujours le plus fort. Les coups qu'il en reçut lui donnèrent beaucoup d'estime et d'amitié pour M. de Tréville. Plus tard, M. de Tréville se battit contre d'autres dans son premier voyage à Paris, cinq fois ; depuis la mort du feu roi jusqu'à la majorité du jeune sans compter les guerres et les sièges, sept fois ; et depuis cette majorité jusqu'aujourd'hui, cent fois peut-être ! – Aussi, malgré les édits, les ordonnances et les arrêts, le voilà capitaine des mousquetaires, c'est-à-dire chef d'une légion de Césars dont le roi fait un très grand cas, et que M. le cardinal redoute, lui qui ne redoute pas grand-chose, comme chacun sait. De plus, M. de Tréville gagne dix mille écus par an ; c'est donc un fort grand seigneur. – Il a commencé comme vous ; allez le voir avec cette lettre, et réglez-vous sur lui, afin de faire comme lui.

Sur quoi, M. d'Artagnan père ceignit à son fils sa propre épée, l'embrassa tendrement sur les deux joues et lui donna sa bénédiction.

En sortant de la chambre paternelle, le jeune homme trouva sa mère qui l'attendait avec la fameuse recette dont les conseils que nous venons de rapporter devaient nécessiter un assez fréquent emploi. Les adieux furent de ce côté plus longs et plus tendres qu'ils ne l'avaient été de l'autre, non pas que M. d'Artagnan n'aimât son fils, qui était sa seule progéniture, mais M. d'Artagnan était un homme, et il eût regardé comme indigne d'un homme de se laisser aller à son émotion, tandis que Mme d'Artagnan était femme et, de plus, était mère.

— Elle pleura abondamment, et, disons-le à la louange de M. d'Artagnan fils, quelques efforts qu'il tentât pour rester ferme comme le devait être un futur mousquetaire, la nature l'emporta, et il versa force larmes, dont il parvint à grand-peine à cacher la moitié.

Le même jour le jeune homme se mit en route, muni des trois présents paternels et qui se composaient, comme nous l'avons dit, de quinze écus, du cheval et de la lettre pour M. de Tréville ; comme on le pense bien, les conseils avaient été donnés par-dessus le marché.

Avec un pareil vade-mecum, d'Artagnan se trouva, au moral comme au physique, une copie exacte du héros de Cervantes, auquel nous l'avons si heureusement comparé lorsque nos devoirs d'historien nous ont fait une nécessité de tracer son portrait. Don Quichotte prenait les moulins à vent pour des géants et les moutons pour des armées, d'Artagnan prit chaque sourire pour une insulte et chaque regard pour une provocation. Il en résulta qu'il eut toujours le poing fermé depuis Tarbes jusqu'à Meung, et que l'un dans l'autre il porta la main au pommeau de son épée dix fois par jour ; toutefois le poing ne descendit sur aucune mâchoire, et l'épée ne sortit point de son fourreau. Ce n'est pas que la vue du malencontreux bidet jaune n'épanouît bien des sourires sur les visages des passants ; mais, comme au-dessus du bidet sonnait une épée de taille respectable et qu'au-dessus de cette épée brillait un œil plutôt féroce que fier, les passants réprimaient leur hilarité, ou si l'hilarité l'emportait sur la prudence, ils tâchaient au moins de ne rire que d'un seul côté, comme les masques antiques. D'Artagnan demeura donc majestueux et intact dans sa susceptibilité jusqu'à cette malheureuse ville de Meung.

Mais là, comme il descendait de cheval à la porte du *Franc Meunier* sans que personne, hôte, garçon ou palefrenier, fût venu prendre l'étrier au montoir, d'Artagnan avisa à une fenêtre entrouverte du rez-de-chaussée un gentilhomme de belle taille et de haute mine, quoique au visage légèrement renfrogné, lequel causait avec deux

personnes qui paraissaient l'écouter avec déférence. D'Artagnan crut tout naturellement, selon son habitude, être l'objet de la conversation et écouta. Cette fois, d'Artagnan ne s'était trompé qu'à moitié : ce n'était pas de lui qu'il était question, mais de son cheval. Le gentilhomme paraissait énumérer à ses auditeurs toutes ses qualités, et comme, ainsi que je l'ai dit, les auditeurs paraissaient avoir une grande déférence pour le narrateur, ils éclataient de rire à tout moment. Or, comme un demi-sourire suffisait pour éveiller l'irascibilité du jeune homme, on comprend quel effet produisit sur lui tant de bruyante hilarité.

Cependant d'Artagnan voulut d'abord se rendre compte de la physionomie de l'impertinent qui se moquait de lui. Il fixa son regard fier sur l'étranger et reconnut un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux yeux noirs et perçants, au teint pâle, au nez fortement accentué, à la moustache noire et parfaitement taillée ; il était vêtu d'un pourpoint et d'un haut-de-chausses violet avec des aiguillettes de même couleur, sans aucun ornement que les crevés habituels par lesquels passait la chemise. Ce haut-de-chausses et ce pourpoint, quoique neufs, paraissaient froissés comme des habits de voyage longtemps renfermés dans un portemanteau. D'Artagnan fit toutes ces remarques avec la rapidité de l'observateur le plus minutieux, et sans doute par un sentiment instinctif qui lui disait que cet inconnu devait avoir une grande influence sur sa vie à venir.

Or, comme au moment où d'Artagnan fixait son regard sur le gentilhomme au pourpoint violet, le gentilhomme faisait à l'endroit du bidet béarnais une de ses plus savantes et de ses plus profondes démonstrations, ses deux auditeurs éclatèrent de rire, et lui-même laissa visiblement, contre son habitude, errer, si l'on peut parler ainsi, un pâle sourire sur son visage. Cette fois, il n'y avait plus de doute, d'Artagnan était réellement insulté. Aussi, plein de cette conviction, enfonça-t-il son béret sur ses yeux, et, tâchant de copier quelques-uns des airs de cour

qu'il avait surpris en Gascogne chez des seigneurs en voyage, il s'avança, une main sur la garde de son épée et l'autre appuyée sur la hanche. Malheureusement, au fur et à mesure qu'il avançait, la colère l'aveuglant de plus en plus, au lieu du discours digne et hautain qu'il avait préparé pour formuler sa provocation, il ne trouva plus au bout de sa langue qu'une personnalité grossière qu'il accompagna d'un geste furieux.

– Eh ! Monsieur, s'écria-t-il, Monsieur, qui vous cachez derrière ce volet ! oui, vous, dites-moi donc un peu de quoi vous riez, et nous rions ensemble.

Le gentilhomme ramena lentement les yeux de la monture au cavalier, comme s'il lui eût fallu un certain temps pour comprendre que c'était à lui que s'adressaient de si étranges reproches ; puis, lorsqu'il ne put plus conserver aucun doute, ses sourcils se froncèrent légèrement, et après une assez longue pause, avec un accent d'ironie et d'insolence impossible à décrire, il répondit à d'Artagnan :

– Je ne vous parle pas, Monsieur.

– Mais je vous parle, moi ! s'écria le jeune homme exaspéré de ce mélange d'insolence et de bonnes manières, de convenances et de dédains.

L'inconnu le regarda encore un instant avec son léger sourire, et, se retirant de la fenêtre, sortit lentement de l'hôtellerie pour venir à deux pas de d'Artagnan se planter en face du cheval. Sa contenance tranquille et sa physionomie railleuse avaient redoublé l'hilarité de ceux avec lesquels il causait et qui, eux, étaient restés à la fenêtre.

D'Artagnan, le voyant arriver, tira son épée d'un pied hors du fourreau.

– Ce cheval est décidément ou plutôt a été dans sa jeunesse bouton d'or, reprit l'inconnu continuant les investigations commencées et s'adressant à ses auditeurs de la fenêtre, sans paraître aucunement remarquer l'exaspération de d'Artagnan, qui cependant se redressait entre lui et eux. C'est une couleur fort connue en botanique, mais jusqu'à présent fort rare chez les chevaux.

– Tel rit du cheval qui n’oserait pas rire du maître ! s’écria l’émule de Tréville, furieux.

– Je ne ris pas souvent, Monsieur, reprit l’inconnu, ainsi que vous pouvez le voir vous-même à l’air de mon visage ; mais je tiens cependant à conserver le privilège de rire quand il me plaît.

– Et moi, s’écria d’Artagnan, je ne veux pas qu’on rie quand il me déplaît !

– En vérité, Monsieur ? continua l’inconnu plus calme que jamais, eh bien ! c’est parfaitement juste.

Et tournant sur ses talons, il s’apprêta à rentrer dans l’hôtellerie par la grande porte, sous laquelle d’Artagnan en arrivant avait remarqué un cheval tout sellé.

Mais d’Artagnan n’était pas de caractère à lâcher ainsi un homme qui avait eu l’insolence de se moquer de lui. Il tira son épée entièrement du fourreau et se mit à sa poursuite en criant :

– Tournez, tournez donc, monsieur le railleur, que je ne vous frappe point par-derrière.

– Me frapper, moi ! dit l’autre en pivotant sur ses talons et en regardant le jeune homme avec autant d’étonnement que de mépris. Allons, allons donc, mon cher, vous êtes fou !

Puis, à demi-voix, et comme s’il se fût parlé à lui-même :

– C’est fâcheux, continua-t-il, quelle trouvaille pour Sa Majesté, qui cherche des braves de tous côtés pour recruter ses mousquetaires !

Il achevait à peine, que d’Artagnan lui allongea un si furieux coup de pointe, que, s’il n’eût fait vivement un bond en arrière, il est probable qu’il eût plaisanté pour la dernière fois. L’inconnu vit alors que la chose passait la raillerie, tira son épée, salua son adversaire et se mit gravement en garde. Mais au même moment ses deux auditeurs, accompagnés de l’hôte, tombèrent sur d’Artagnan à grands coups de bâton, de pelles et de pin-cettes. Cela fit une diversion si rapide et si complète à l’attaque, que l’adversaire de d’Artagnan, pendant que

celui-ci se retournait pour faire face à cette grêle de coups, rengainait avec la même précision, et, d'acteur qu'il avait manqué d'être, redevenait spectateur du combat, rôle dont il s'acquitta avec son impassibilité ordinaire, tout en marmottant néanmoins :

– La peste soit des Gascons ! Remettez-le sur son cheval orange, et qu'il s'en aille !

– Pas avant de t'avoir tué, lâche ! criait d'Artagnan tout en faisant face du mieux qu'il pouvait et sans reculer d'un pas à ses trois ennemis, qui le moulaien de coups.

– Encore une gasconnade, murmura le gentilhomme. Sur mon honneur, ces Gascons sont incorrigibles ! Continuez donc la danse, puisqu'il le veut absolument. Quand il sera las, il dira qu'il en a assez.

Mais l'inconnu ne savait pas encore à quel genre d'entêté il avait affaire ; d'Artagnan n'était pas homme à jamais demander merci. Le combat continua donc quelques secondes encore ; enfin d'Artagnan, épuisé, laissa échapper son épée qu'un coup de bâton brisa en deux morceaux. Un autre coup, qui lui entama le front, le renversa presque en même temps tout sanglant et presque évanoui.

C'est à ce moment que de tous côtés on accourut sur le lieu de la scène. L'hôte, craignant du scandale, emporta, avec l'aide de ses garçons, le blessé dans la cuisine où quelques soins lui furent accordés.

Quant au gentilhomme, il était revenu prendre sa place à la fenêtre et regardait avec une certaine impatience toute cette foule, qui semblait en demeurant là lui causer une vive contrariété.

– Eh bien ! comment va cet enragé ? reprit-il en se retournant au bruit de la porte qui s'ouvrit et en s'adressant à l'hôte qui venait s'informer de sa santé.

– Votre Excellence est saine et sauve ? demanda l'hôte.

– Oui, parfaitement saine et sauve, mon cher hôtelier, et c'est moi qui vous demande ce qu'est devenu notre jeune homme.

– Il va mieux, dit l'hôte : il s'est évanoui tout à fait.

– Vraiment ? fit le gentilhomme.

– Mais avant de s'évanouir il a rassemblé toutes ses forces pour vous appeler et vous défier en vous appelant.

– Mais c'est donc le diable en personne que ce gaillard-là ! s'écria l'inconnu.

– Oh ! non, Votre Excellence, ce n'est pas le diable, reprit l'hôte avec une grimace de mépris, car pendant son évanouissement nous l'avons fouillé, et il n'a dans son paquet qu'une chemise et dans sa bourse que douze écus, ce qui ne l'a pas empêché de dire en s'évanouissant que si pareille chose était arrivée à Paris, vous vous en repentiriez tout de suite, tandis qu'ici vous ne vous en repentirez que plus tard.

– Alors, dit froidement l'inconnu, c'est quelque prince du sang déguisé.

– Je vous dis cela, mon gentilhomme, reprit l'hôte, afin que vous vous teniez sur vos gardes.

– Et il n'a nommé personne dans sa colère ?

– Si fait, il frappait sur sa poche, et il disait : « Nous verrons ce que M. de Tréville pensera de cette insulte faite à son protégé. »

– M. de Tréville ? dit l'inconnu en devenant attentif ; il frappait sur sa poche en prononçant le nom de M. de Tréville ?... Voyons, mon cher hôte, pendant que votre jeune homme était évanoui, vous n'avez pas été, j'en suis bien sûr, sans regarder aussi cette poche-là. Qu'y avait-il ?

– Une lettre adressée à M. de Tréville, capitaine des mousquetaires.

– En vérité !

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, Excellence.

L'hôte, qui n'était pas doué d'une grande perspicacité, ne remarqua point l'expression que ses paroles avaient donnée à la physionomie de l'inconnu. Celui-ci quitta le rebord de la croisée sur lequel il était toujours appuyé du bout du coude, et fronça le sourcil en homme inquiet.

– Diable ! murmura-t-il entre ses dents, Tréville m'aurait-il envoyé ce Gascon ? il est bien jeune ! Mais un coup d'épée est un coup d'épée, quel que soit l'âge de celui qui le donne, et l'on se défie moins d'un enfant que de tout autre ; il suffit parfois d'un faible obstacle pour contrarier un grand dessein.

Et l'inconnu tomba dans une réflexion qui dura quelques minutes.

– Voyons, l'hôte, dit-il, est-ce que vous ne me débarrasserez pas de ce frénétique ? En conscience, je ne puis le tuer, et cependant, ajouta-t-il avec une expression froidement menaçante, cependant il me gêne. Où est-il ?

– Dans la chambre de ma femme, où on le panse, au premier étage.

– Ses hardes et son sac sont avec lui ? il n'a pas quitté son pourpoint ?

– Tout cela, au contraire, est en bas dans la cuisine. Mais puisqu'il vous gêne, ce jeune fou...

– Sans doute. Il cause dans votre hôtellerie un scandale auquel d'honnêtes gens ne sauraient résister. Montez chez vous, faites mon compte et avertissez mon laquais.

– Quoi ! Monsieur nous quitte déjà ?

– Vous le savez bien, puisque je vous avais donné l'ordre de seller mon cheval. Ne m'a-t-on point obéi ?

– Si fait, et comme Votre Excellence a pu le voir, son cheval est sous la grande porte, tout appareillé pour partir.

– C'est bien, faites ce que je vous ai dit alors.

– Ouais ! se dit l'hôte, aurait-il peur du petit garçon ?

Mais un coup d'œil impératif de l'inconnu vint l'arrêter court. Il salua humblement et sortit.

– Il ne faut pas que Milady soit aperçue de ce drôle, continua l'étranger : elle ne doit pas tarder à passer ; déjà même elle est en retard. Décidément, mieux vaut que je monte à cheval et que j'aie au-devant d'elle... Si seulement je pouvais savoir ce que contient cette lettre adressée à Tréville !

Et l'inconnu, tout en marmottant, se dirigea vers la cuisine.

Pendant ce temps, l'hôte, qui ne doutait pas que ce ne fût la présence du jeune garçon qui chassât l'inconnu de son hôtellerie, était remonté chez sa femme et avait trouvé d'Artagnan maître enfin de ses esprits. Alors, tout en lui faisant comprendre que la police pourrait bien lui faire un mauvais parti pour avoir été chercher querelle à un grand seigneur, — car, à l'avis de l'hôte, l'inconnu ne pouvait être qu'un grand seigneur, — il le détermina, malgré sa faiblesse, à se lever et à continuer son chemin. D'Artagnan, à moitié abasourdi, sans pourpoint et la tête tout emmaillotée de linges, se leva donc et, poussé par l'hôte, commença de descendre ; mais, en arrivant à la cuisine, la première chose qu'il aperçut fut son provocateur qui causait tranquillement au marchepied d'un lourd carrosse attelé de deux gros chevaux normands.

Son interlocutrice, dont la tête apparaissait encadrée par la portière, était une femme de vingt à vingt-deux ans. Nous avons déjà dit avec quelle rapidité d'investigation d'Artagnan embrassait toute une physionomie ; il vit donc du premier coup d'œil que la femme était jeune et belle. Or cette beauté le frappa d'autant plus qu'elle était parfaitement étrangère aux pays méridionaux que jusque-là d'Artagnan avait habités. C'était une pâle et blonde personne, aux longs cheveux bouclés tombant sur ses épaules, aux grands yeux bleus languissants, aux lèvres rosées et aux mains d'albâtre. Elle causait très vivement avec l'inconnu.

— Ainsi, Son Éminence m'ordonne..., disait la dame.

— De retourner à l'instant même en Angleterre, et de la prévenir directement si le duc quittait Londres.

— Et quant à mes autres instructions ? demanda la belle voyageuse.

— Elles sont renfermées dans cette boîte, que vous n'ouvrirez que de l'autre côté de la Manche.

— Très bien ; et vous, que faites-vous ?

— Moi, je retourne à Paris.

– Sans châtier cet insolent petit garçon ? demanda la dame.

L'inconnu allait répondre : mais, au moment où il ouvrait la bouche, d'Artagnan, qui avait tout entendu, s'élança sur le seuil de la porte.

– C'est cet insolent petit garçon qui châtie les autres, s'écria-t-il, et j'espère bien que cette fois-ci celui qu'il doit châtier ne lui échappera pas comme la première.

– Ne lui échappera pas ? reprit l'inconnu en fronçant le sourcil.

– Non, devant une femme, vous n'oseriez pas fuir, je présume.

– Songez, s'écria Milady en voyant le gentilhomme porter la main à son épée, songez que le moindre retard peut tout perdre.

– Vous avez raison, s'écria le gentilhomme ; partez donc de votre côté, moi, je pars du mien.

Et, saluant la dame d'un signe de tête, il s'élança sur son cheval, tandis que le cocher du carrosse fouettait vigoureusement son attelage. Les deux interlocuteurs partirent donc au galop, s'éloignant chacun par un côté opposé de la rue.

– Eh ! votre dépense, vociféra l'hôte, dont l'affection pour son voyageur se changeait en un profond dédain en voyant qu'il s'éloignait sans solder ses comptes.

– Paye, maroufle, s'écria le voyageur toujours galopant à son laquais, lequel jeta aux pieds de l'hôte deux ou trois pièces d'argent et se mit à galoper après son maître.

– Ah ! lâche, ah ! misérable, ah ! faux gentilhomme ! cria d'Artagnan s'élançant à son tour après le laquais.

Mais le blessé était trop faible encore pour supporter une pareille secousse. À peine eut-il fait dix pas, que ses oreilles tintèrent, qu'un éblouissement le prit, qu'un nuage de sang passa sur ses yeux et qu'il tomba au milieu de la rue, en criant encore :

– Lâche ! lâche ! lâche !

– Il est en effet bien lâche, murmura l'hôte en s'approchant de d'Artagnan, et essayant par cette flatterie de se raccommo-der avec le pauvre garçon, comme le héron de la fable avec son limaçon du soir.

– Oui, bien lâche, murmura d'Artagnan ; mais elle, bien belle !

– Qui, elle ? demanda l'hôte.

– Milady, balbutia d'Artagnan.

Et il s'évanouit une seconde fois.

– C'est égal, dit l'hôte, j'en perds deux, mais il me reste celui-là, que je suis sûr de conserver au moins quelques jours. C'est toujours onze écus de gagnés.

On sait que onze écus faisaient juste la somme qui restait dans la bourse de d'Artagnan.

L'hôte avait compté sur onze jours de maladie à un écu par jour ; mais il avait compté sans son voyageur. Le lendemain, dès cinq heures du matin, d'Artagnan se leva, descendit lui-même à la cuisine, demanda, outre quelques autres ingrédients dont la liste n'est pas parvenue jusqu'à nous, du vin, de l'huile, du romarin, et, la recette de sa mère à la main, se composa un baume dont il oignit ses nombreuses blessures, renouvelant ses compresses lui-même et ne voulant admettre l'adjonction d'aucun médecin. Grâce sans doute à l'efficacité du baume de Bohême, et peut-être aussi grâce à l'absence de tout docteur, d'Artagnan se trouva sur pied dès le soir même, et à peu près guéri le lendemain.

Mais, au moment de payer ce romarin, cette huile et ce vin, seule dépense du maître qui avait gardé une diète absolue, tandis qu'au contraire le cheval jaune, au dire de l'hôtelier du moins, avait mangé trois fois plus qu'on n'eût raisonnablement pu le supposer pour sa taille, d'Artagnan ne trouva dans sa poche que sa petite bourse de velours râpé ainsi que les onze écus qu'elle contenait ; mais quant à la lettre adressée à M. de Tréville, elle avait disparu.

Le jeune homme commença par chercher cette lettre avec une grande patience, tournant et retournant vingt

fois ses poches et ses goussets, fouillant et refouillant dans son sac, ouvrant et refermant sa bourse ; mais lorsqu'il eut acquis la conviction que la lettre était introuvable, il entra dans un troisième accès de rage, qui faillit lui occasionner une nouvelle consommation de vin et d'huile aromatisés : car, en voyant cette jeune mauvaise tête s'échauffer et menacer de tout casser dans l'établissement si l'on ne retrouvait pas sa lettre, l'hôte s'était déjà saisi d'un épieu, sa femme d'un manche à balai, et ses garçons des mêmes bâtons qui avaient servi la surveillance.

– Ma lettre de recommandation ! s'écriait d'Artagnan, ma lettre de recommandation, sangdieu ! ou je vous embroche tous comme des ortolans !

Malheureusement une circonstance s'opposait à ce que le jeune homme accomplît sa menace : c'est que, comme nous l'avons dit, son épée avait été, dans sa première lutte, brisée en deux morceaux, ce qu'il avait parfaitement oublié. Il en résulta que, lorsque d'Artagnan voulut en effet degainer, il se trouva purement et simplement armé d'un tronçon d'épée de huit ou dix pouces à peu près, que l'hôte avait soigneusement renfoncé dans le fourreau. Quant au reste de la lame, le chef l'avait adroitement détourné pour s'en faire une lardoire.

Cependant cette déception n'eût probablement pas arrêté notre fougueux jeune homme, si l'hôte n'avait réfléchi que la réclamation que lui adressait son voyageur était parfaitement juste.

– Mais, au fait, dit-il en abaissant son épieu, où est cette lettre ?

– Oui, où est cette lettre ? cria d'Artagnan. D'abord, je vous en préviens, cette lettre est pour M. de Tréville, et il faut qu'elle se retrouve ; ou si elle ne se retrouve pas, il saura bien la faire retrouver, lui !

Cette menace acheva d'intimider l'hôte. Après le roi et M. le cardinal, M. de Tréville était l'homme dont le nom peut-être était le plus souvent répété par les militaires et même par les bourgeois. Il y avait bien le père Joseph, c'est vrai ; mais son nom à lui n'était jamais prononcé

que tout bas, tant était grande la terreur qu'inspirait l'Éminence grise, comme on appelait le familier du cardinal.

Aussi, jetant son épieu loin de lui, et ordonnant à sa femme d'en faire autant de son manche à balai et à ses valets de leurs bâtons, il donna le premier l'exemple en se mettant lui-même à la recherche de la lettre perdue.

— Est-ce que cette lettre renfermait quelque chose de précieux ? demanda l'hôte au bout d'un instant d'investigations inutiles.

— Sandis ! je le crois bien ! s'écria le Gascon qui comptait sur cette lettre pour faire son chemin à la cour ; elle contenait ma fortune.

— Des bons sur l'Épargne ? demanda l'hôte inquiet.

— Des bons sur la trésorerie particulière de Sa Majesté, répondit d'Artagnan, qui, comptant entrer au service du roi grâce à cette recommandation, croyait pouvoir faire sans mentir cette réponse quelque peu hasardée.

— Diable ! fit l'hôte tout à fait désespéré.

— Mais il n'importe, continua d'Artagnan avec l'aplomb national, il n'importe, et l'argent n'est rien : — cette lettre était tout. J'eusse mieux aimé perdre mille pistoles que de la perdre.

Il ne risquait pas davantage à dire vingt mille, mais une certaine pudeur juvénile le retint.

Un trait de lumière frappa tout à coup l'esprit de l'hôte, qui se donnait au diable en ne trouvant rien.

— Cette lettre n'est point perdue, s'écria-t-il.

— Ah ! fit d'Artagnan.

— Non ; elle vous a été prise.

— Prise ! et par qui ?

— Par le gentilhomme d'hier. Il est descendu à la cuisine, où était votre pourpoint. Il y est resté seul. Je gagerais que c'est lui qui l'a volée.

— Vous croyez ? répondit d'Artagnan peu convaincu ; car il savait mieux que personne l'importance toute personnelle de cette lettre, et n'y voyait rien qui pût tenter

la cupidité. Le fait est qu'aucun des valets, aucun des voyageurs présents n'eût rien gagné à posséder ce papier.

– Vous dites donc, reprit d'Artagnan, que vous soupçonnez cet impertinent gentilhomme.

– Je vous dis que j'en suis sûr, continua l'hôte ; lorsque je lui ai annoncé que Votre Seigneurie était le protégé de M. de Tréville, et que vous aviez même une lettre pour cet illustre gentilhomme, il a paru fort inquiet, m'a demandé où était cette lettre, et est descendu immédiatement à la cuisine où il savait qu'était votre pourpoint.

– Alors c'est mon voleur, répondit d'Artagnan ; je m'en plaindrai à M. de Tréville, et M. de Tréville s'en plaindra au roi.

Puis il tira majestueusement deux écus de sa poche, les donna à l'hôte, qui l'accompagna, le chapeau à la main, jusqu'à la porte, remonta sur son cheval jaune, qui le conduisit sans autre accident jusqu'à la porte Saint-Antoine à Paris, où son propriétaire le vendit trois écus, ce qui était fort bien payé, attendu que d'Artagnan l'avait fort surmené pendant la dernière étape. Aussi le maquignon auquel d'Artagnan le céda moyennant les neuf livres susdites ne cacha-t-il point au jeune homme qu'il n'en donnait cette somme exorbitante qu'à cause de l'originalité de sa couleur.

D'Artagnan entra donc dans Paris à pied, portant son petit paquet sous son bras, et marcha tant qu'il trouvât à louer une chambre qui convînt à l'exiguïté de ses ressources. Cette chambre fut une espèce de mansarde, sise rue des Fossoyeurs, près du Luxembourg.

Aussitôt le denier à Dieu donné, d'Artagnan prit possession de son logement, passa le reste de la journée à coudre à son pourpoint et à ses chausses des passementeries que sa mère avait détachées d'un pourpoint presque neuf de M. d'Artagnan père, et qu'elle lui avait données en cachette ; puis il alla quai de la Ferraille, faire remettre une lame à son épée ; puis il revint au Louvre s'informer, au premier mousquetaire qu'il rencontra, de la situation de l'hôtel de M. de Tréville, lequel était situé rue du

Vieux-Colombier, c'est-à-dire justement dans le voisinage de la chambre arrêtée par d'Artagnan : circonstance qui lui parut d'un heureux augure pour le succès de son voyage.

Après quoi, content de la façon dont il s'était conduit à Meung, sans remords dans le passé, confiant dans le présent et plein d'espérance dans l'avenir, il se coucha et s'endormit du sommeil du brave.

Ce sommeil, tout provincial encore, le conduisit jusqu'à neuf heures du matin, heure à laquelle il se leva pour se rendre chez ce fameux M. de Tréville, le troisième personnage du royaume d'après l'estimation paternelle.

## II

### L'ANTICHAMBRE DE M. DE TRÉVILLE

M. de Troisvilles, comme s'appelait encore sa famille en Gascogne, ou M. de Tréville, comme il avait fini par s'appeler lui-même à Paris, avait réellement commencé comme d'Artagnan, c'est-à-dire sans un sou vaillant, mais avec ce fonds d'audace, d'esprit et d'entendement qui fait que le plus pauvre gentilâtre gascon reçoit souvent plus en ses espérances de l'héritage paternel que le plus riche gentilhomme périgourdin ou berrichon ne reçoit en réalité. Sa bravoure insolente, son bonheur plus insolent encore dans un temps où les coups pleuvaient comme grêle, l'avaient hissé au sommet de cette échelle difficile qu'on appelle la faveur de cour, et dont il avait escaladé quatre à quatre les échelons.

Il était l'ami du roi, lequel honorait fort, comme chacun sait, la mémoire de son père Henri IV. Le père de M. de Tréville l'avait si fidèlement servi dans ses guerres contre la Ligue, qu'à défaut d'argent comptant, – chose qui toute la vie manqua au Béarnais, lequel paya constamment ses dettes avec la seule chose qu'il n'eût jamais besoin d'emprunter, c'est-à-dire avec de l'esprit, – qu'à défaut d'argent comptant, disons-nous, il l'avait autorisé, après la reddition de Paris, à prendre pour armes un lion d'or passant sur gueules avec cette devise : *Fidelis et fortis*. C'était beaucoup pour l'honneur, mais c'était médiocre pour le bien-être. Aussi, quand l'illustre compagnon du grand Henri mourut, il laissa pour seul héritage à monsieur son fils son épée et sa devise. Grâce

à ce double don et au nom sans tache qui l'accompagnait, M. de Tréville fut admis dans la maison du jeune prince, où il servit si bien de son épée et fut si fidèle à sa devise, que Louis XIII, une des bonnes lames du royaume, avait l'habitude de dire que, s'il avait un ami qui se battît, il lui donnerait le conseil de prendre pour second, lui d'abord, et Tréville après, et peut-être même avant lui.

Aussi Louis XIII avait-il un attachement réel pour Tréville, attachement royal, attachement égoïste, c'est vrai, mais qui n'en était pas moins un attachement. C'est que, dans ces temps malheureux, on cherchait fort à s'entourer d'hommes de la trempe de Tréville. Beaucoup pouvaient prendre pour devise l'épithète de *fort*, qui faisait la seconde partie de son exergue ; mais peu de gentilshommes pouvaient réclamer l'épithète de *fidèle*, qui en formait la première. Tréville était un de ces derniers ; c'était une de ces rares organisations, à l'intelligence obéissante comme celle du dogue, à la valeur aveugle, à l'œil rapide, à la main prompte, à qui l'œil n'avait été donné que pour voir si le roi était mécontent de quelqu'un, et la main que pour frapper ce déplaisant quelqu'un, un Besme, un Maurevers, un Poltrot de Méré, un Vitry. Enfin, à Tréville, il n'avait manqué jusque-là que l'occasion ; mais il la guettait, et il se promettait bien de la saisir par ses trois cheveux si jamais elle passait à la portée de sa main. Aussi Louis XIII fit-il de Tréville le capitaine de ses mousquetaires, lesquels étaient à Louis XIII, pour le dévouement ou plutôt pour le fanatisme, ce que ses ordinaires étaient à Henri III et ce que sa garde écossaise était à Louis XI.

De son côté, et sous ce rapport, le cardinal n'était pas en reste avec le roi. Quand il avait vu la formidable élite dont Louis XIII s'entourait, ce second ou plutôt ce premier roi de France avait voulu, lui aussi, avoir sa garde. Il eut donc ses mousquetaires comme Louis XIII avait les siens, et l'on voyait ces deux puissances rivales trier pour leur service, dans toutes les provinces de France et

même dans tous les États étrangers, les hommes célèbres pour les grands coups d'épée. Aussi Richelieu et Louis XIII se disputaient souvent, en faisant leur partie d'échecs, le soir, au sujet du mérite de leurs serviteurs. Chacun vantait la tenue et le courage des siens, et tout en se prononçant tout haut contre les duels et contre les rixes, ils les excitaient tout bas à en venir aux mains, et concevaient un véritable chagrin ou une joie immodérée de la défaite ou de la victoire des leurs. Ainsi, du moins, le disent les Mémoires d'un homme qui fut dans quelques-unes de ces défaites et dans beaucoup de ces victoires.

Tréville avait pris le côté faible de son maître, et c'est à cette adresse qu'il devait la longue et constante faveur d'un roi qui n'a pas laissé la réputation d'avoir été très fidèle à ses amitiés. Il faisait parader ses mousquetaires devant le cardinal Armand Duplessis avec un air narquois qui hérissait de colère la moustache grise de Son Éminence. Tréville entendait admirablement bien la guerre de cette époque, où, quand on ne vivait pas aux dépens de l'ennemi, on vivait aux dépens de ses compatriotes : ses soldats formaient une légion de diables-à- quatre, indisciplinée pour tout autre que pour lui.

Débraillés, avinés, écorchés, les mousquetaires du roi, ou plutôt ceux de M. de Tréville, s'épandaient dans les cabarets, dans les promenades, dans les jeux publics, criant fort et retroussant leurs moustaches, faisant sonner leurs épées, heurtant avec volupté les gardes de M. le cardinal quand ils les rencontraient ; puis dégainant en pleine rue, avec mille plaisanteries ; tués quelquefois, mais sûrs en ce cas d'être pleurés et vengés ; tuant souvent, et sûrs alors de ne pas moisir en prison, M. de Tréville étant là pour les réclamer. Aussi M. de Tréville était-il loué sur tous les tons, chanté sur toutes les gammes par ces hommes qui l'adoraient, et qui, tout gens de sac et de corde qu'ils étaient, tremblaient devant lui comme des écoliers devant leur maître, obéissant au

moindre mot, et prêts à se faire tuer pour laver le moindre reproche.

M. de Tréville avait usé de ce levier puissant, pour le roi d'abord et les amis du roi, – puis pour lui-même et pour ses amis. Au reste, dans aucun des Mémoires de ce temps, qui a laissé tant de Mémoires, on ne voit que ce digne gentilhomme ait été accusé, même par ses ennemis, – et il en avait autant parmi les gens de plume que chez les gens d'épée, – nulle part on ne voit, disons-nous, que ce digne gentilhomme ait été accusé de se faire payer la coopération de ses séides. Avec un rare génie d'intrigue, qui le rendait l'égal des plus forts intrigants, il était resté honnête homme. Bien plus, en dépit des grandes estocades qui déhanchent et des exercices pénibles qui fatiguent, il était devenu un des plus galants coureurs de ruelles, un des plus fins damerets, un des plus alambiqués diseurs de phœbus de son époque ; on parlait des bonnes fortunes de Tréville comme on avait parlé vingt ans auparavant de celles de Bassompierre, – et ce n'était pas peu dire. Le capitaine des mousquetaires était donc admiré, craint et aimé, ce qui constitue l'apogée des fortunes humaines.

Louis XIV absorba tous les petits astres de sa cour dans son vaste rayonnement ; mais son père, soleil *pluribus impar*, laissa sa splendeur personnelle à chacun de ses favoris, sa valeur individuelle à chacun de ses courtisans. Outre le lever du roi et celui du cardinal, on comptait alors à Paris plus de deux cents petits levers un peu recherchés. Parmi les deux cents petits levers, celui de Tréville était un des plus courus.

La cour de son hôtel, situé rue du Vieux-Colombier, ressemblait à un camp, et cela dès six heures du matin en été et dès huit heures en hiver. Cinquante à soixante mousquetaires, qui semblaient s'y relayer pour présenter un nombre toujours imposant, s'y promenaient sans cesse, armés en guerre et prêts à tout. Le long d'un de ses grands escaliers sur l'emplacement desquels notre civilisation bâtirait une maison tout entière, montaient et

descendaient les solliciteurs de Paris qui couraient après une faveur quelconque, les gentilshommes de province avides d'être enrôlés, et les laquais chamarrés de toutes couleurs, qui venaient apporter à M. de Tréville les messages de leurs maîtres. Dans l'antichambre, sur de longues banquettes circulaires, reposaient les élus, c'est-à-dire ceux qui étaient convoqués. Un bourdonnement durait là depuis le matin jusqu'au soir, tandis que M. de Tréville, dans son cabinet contigu à cette antichambre, recevait les visites, écoutait les plaintes, donnait ses ordres et, comme le roi à son balcon du Louvre, n'avait qu'à se mettre à sa fenêtre pour passer la revue des hommes et des armes.

Le jour où d'Artagnan se présenta, l'assemblée était imposante, surtout pour un provincial arrivant de sa province : il est vrai que ce provincial était Gascon, et que surtout à cette époque les compatriotes de d'Artagnan avaient la réputation de ne point facilement se laisser intimider. En effet, une fois qu'on avait franchi la porte massive, chevillée de longs clous à tête quadrangulaire, on tombait au milieu d'une troupe de gens d'épée qui se croisaient dans la cour, s'interpellant, se querellant et jouant entre eux. Pour se frayer un passage au milieu de toutes ces vagues tourbillonnantes, il eût fallu être officier, grand seigneur ou jolie femme.

Ce fut donc au milieu de cette cohue et de ce désordre que notre jeune homme s'avança, le cœur palpitant, rangeant sa longue rapière le long de ses jambes maigres, et tenant une main au rebord de son feutre avec ce demi-sourire du provincial embarrassé qui veut faire bonne contenance. Avait-il dépassé un groupe, alors il respirait plus librement ; mais il comprenait qu'on se retournait pour le regarder, et pour la première fois de sa vie, d'Artagnan, qui jusqu'à ce jour avait une assez bonne opinion de lui-même, se trouva ridicule.

Arrivé à l'escalier, ce fut pis encore : il y avait sur les premières marches quatre mousquetaires qui se divertissaient à l'exercice suivant, tandis que dix ou douze de

leurs camarades attendaient sur le palier que leur tour vînt de prendre place à la partie.

Un d'eux, placé sur le degré supérieur, l'épée nue à la main, empêchait ou du moins s'efforçait d'empêcher les trois autres de monter.

Ces trois autres s'escrimaient contre lui de leurs épées fort agiles. D'Artagnan prit d'abord ces fers pour des fleurets d'escrime, il les crut boutonnés : mais il reconnut bientôt à certaines égratignures que chaque arme, au contraire, était affilée et aiguisée à souhait, et à chacune de ces égratignures, non seulement les spectateurs, mais encore les acteurs riaient comme des fous.

Celui qui occupait le degré en ce moment tenait merveilleusement ses adversaires en respect. On faisait cercle autour d'eux : la condition portait qu'à chaque coup le touché quitterait la partie, en perdant son tour d'audience au profit du toucheur. En cinq minutes trois furent effleurés, l'un au poignet, l'autre au menton, l'autre à l'oreille, par le défenseur du degré, qui lui-même ne fut pas atteint : adresse qui lui valut, selon les conventions arrêtées, trois tours de faveur.

Si difficile non pas qu'il fût, mais qu'il voulût être à étonner, ce passe-temps étonna notre jeune voyageur ; il avait vu dans sa province, cette terre où s'échauffent cependant si promptement les têtes, un peu plus de préliminaires aux duels, et la gasconnade de ces quatre joueurs lui parut la plus forte de toutes celles qu'il avait ouïes jusqu'alors, même en Gascogne. Il se crut transporté dans ce fameux pays des géants où Gulliver alla depuis et eut si grand-peur ; et cependant il n'était pas au bout : restaient le palier et l'antichambre.

Sur le palier on ne se battait plus, on racontait des histoires de femmes, et dans l'antichambre des histoires de cour. Sur le palier, d'Artagnan rougit ; dans l'antichambre, il frissonna. Son imagination éveillée et vagabonde, qui en Gascogne le rendait redoutable aux jeunes femmes de chambre et même quelquefois aux jeunes maîtresses, n'avait jamais rêvé, même dans ces moments de

délire, la moitié de ces merveilles amoureuses et le quart de ces prouesses galantes, rehaussées des noms les plus connus et des détails les moins voilés. Mais si son amour pour les bonnes mœurs fut choqué sur le palier, son respect pour le cardinal fut scandalisé dans l'antichambre. Là, à son grand étonnement, d'Artagnan entendait critiquer tout haut la politique qui faisait trembler l'Europe, et la vie privée du cardinal, que tant de hauts et puissants seigneurs avaient été punis d'avoir tenté d'approfondir : ce grand homme, révérend par M. d'Artagnan père, servait de risée aux mousquetaires de M. de Tréville, qui raillaient ses jambes cagneuses et son dos voûté ; quelques-uns chantaient des noëls sur Mme d'Aiguillon, sa maîtresse, et Mme de Combalet, sa nièce, tandis que les autres liaient des parties contre les pages et les gardes du cardinal-duc, toutes choses qui paraissaient à d'Artagnan de monstrueuses impossibilités.

Cependant, quand le nom du roi intervenait parfois tout à coup à l'improviste au milieu de tous ces quolibets cardinalesques, une espèce de bâillon calfeutrait pour un moment toutes ces bouches moqueuses ; on regardait avec hésitation autour de soi, et l'on semblait craindre l'indiscrétion de la cloison du cabinet de M. de Tréville ; mais bientôt une allusion ramenait la conversation sur Son Éminence, et alors les éclats reprenaient de plus belle, et la lumière n'était ménagée sur aucune de ses actions.

— Certes, voilà des gens qui vont tous être embastillés et pendus, pensa d'Artagnan avec terreur, et moi sans aucun doute avec eux, car du moment où je les ai écoutés et entendus, je serai tenu pour leur complice. Que dirait monsieur mon père, qui m'a si fort recommandé le respect du cardinal, s'il me savait dans la société de pareils païens ?

Aussi, comme on s'en doute sans que je le dise, d'Artagnan n'osait se livrer à la conversation ; seulement il regardait de tous ses yeux, écoutant de toutes ses oreilles, tendant avidement ses cinq sens pour ne rien

perdre, et malgré sa confiance dans les recommandations paternelles, il se sentait porté par ses goûts et entraîné par ses instincts à louer plutôt qu'à blâmer les choses inouïes qui se passaient là.

Cependant, comme il était absolument étranger à la foule des courtisans de M. de Tréville, et que c'était la première fois qu'on l'apercevait en ce lieu, on vint lui demander ce qu'il désirait. À cette demande, d'Artagnan se nomma fort humblement, s'appuya du titre de compatriote, et pria le valet de chambre qui était venu lui faire cette question de demander pour lui à M. de Tréville un moment d'audience, demande que celui-ci promit d'un ton protecteur de transmettre en temps et lieu.

D'Artagnan, un peu revenu de sa surprise première, eut donc le loisir d'étudier un peu les costumes et les physionomies.

Au centre du groupe le plus animé était un mousquetaire de grande taille, d'une figure hautaine et d'une bizarrerie de costume qui attirait sur lui l'attention générale. Il ne portait pas, pour le moment, la casaque d'uniforme, qui, au reste, n'était pas absolument obligatoire dans cette époque de liberté moindre mais d'indépendance plus grande, mais un justaucorps bleu de ciel, tant soit peu fané et râpé, et sur cet habit un baudrier magnifique, en broderies d'or, et qui reluisait comme les écailles dont l'eau se couvre au grand soleil. Un manteau long de velours cramoisi tombait avec grâce sur ses épaules, découvrant par-devant seulement le splendide baudrier, auquel pendait une gigantesque rapière.

Ce mousquetaire venait de descendre de garde à l'instant même, se plaignait d'être enrhumé et toussait de temps en temps avec affectation. Aussi avait-il pris le manteau, à ce qu'il disait autour de lui, et tandis qu'il parlait du haut de sa tête, en frisant dédaigneusement sa moustache, on admirait avec enthousiasme le baudrier brodé, et d'Artagnan plus que tout autre.

— Que voulez-vous, disait le mousquetaire, la mode en vient ; c'est une folie, je le sais bien, mais c'est la mode.

D'ailleurs, il faut bien employer à quelque chose l'argent de sa légitime.

– Ah ! *Porthos* ! s'écria un des assistants, n'essaye pas de nous faire croire que ce baudrier te vient de la générosité paternelle : il t'aura été donné par la dame voilée avec laquelle je t'ai rencontré l'autre dimanche vers la porte Saint-Honoré.

– Non, sur mon honneur et foi de gentilhomme, je l'ai acheté moi-même, et de mes propres deniers, répondit celui qu'on venait de désigner sous le nom de *Porthos*.

– Oui, comme j'ai acheté, moi, dit un autre mousquetaire, cette bourse neuve, avec ce que ma maîtresse avait mis dans la vieille.

– Vrai, dit *Porthos*, et la preuve c'est que je l'ai payé douze pistoles.

L'admiration redoubla, quoique le doute continuât d'exister.

– N'est-ce pas, *Aramis* ? dit *Porthos* se tournant vers un autre mousquetaire.

Cet autre mousquetaire formait un contraste parfait avec celui qui l'interrogeait et qui venait de le désigner sous le nom d'*Aramis* : c'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans à peine, à la figure naïve et douce-reuse, à l'œil noir et doux et aux joues roses et veloutées comme une pêche en automne ; sa moustache fine dessinait sur sa lèvre supérieure une ligne d'une rectitude parfaite ; ses mains semblaient craindre de s'abaisser, de peur que leurs veines ne se gonflassent, et de temps en temps il se pinçait le bout des oreilles pour les maintenir d'un incarnat tendre et transparent. D'habitude il parlait peu et lentement, saluait beaucoup, riait sans bruit en montrant ses dents, qu'il avait belles et dont, comme du reste de sa personne, il semblait prendre le plus grand soin. Il répondit par un signe de tête affirmatif à l'interpellation de son ami.

Cette affirmation parut avoir fixé tous les doutes à l'endroit du baudrier ; on continua donc de l'admirer, mais on n'en parla plus ; et par un de ces revirements

rapides de la pensée, la conversation passa tout à coup à un autre sujet.

– Que pensez-vous de ce que raconte l'écuyer de Chalais ? demanda un autre mousquetaire sans interpeller directement personne, mais s'adressant au contraire à tout le monde.

– Et que raconte-t-il ? demanda Porthos d'un ton suffisant.

– Il raconte qu'il a trouvé à Bruxelles Rochefort, l'âme damnée du cardinal, déguisé en capucin ; ce Rochefort maudit, grâce à ce déguisement, avait joué M. de Laigues comme un niais qu'il est.

– Comme un vrai niais, dit Porthos ; mais la chose est-elle sûre ?

– Je la tiens d'Aramis, répondit le mousquetaire.

– Vraiment ?

– Eh ! vous le savez bien, Porthos, dit Aramis ; je vous l'ai racontée à vous-même hier, n'en parlons donc plus.

– N'en parlons plus, voilà votre opinion à vous, reprit Porthos. N'en parlons plus ! peste ! comme vous concluez vite. Comment ! le cardinal fait espionner un gentilhomme, fait voler sa correspondance par un traître, un brigand, un pendard ; fait, avec l'aide de cet espion et grâce à cette correspondance, couper le cou à Chalais, sous le stupide prétexte qu'il a voulu tuer le roi et marier Monsieur avec la reine ! Personne ne savait un mot de cette énigme, vous nous l'apprenez hier, à la grande satisfaction de tous, et quand nous sommes encore tout ébahis de cette nouvelle, vous venez nous dire aujourd'hui : N'en parlons plus !

– Parlons-en donc, voyons, puisque vous le désirez, reprit Aramis avec patience.

– Ce Rochefort, s'écria Porthos, si j'étais l'écuyer du pauvre Chalais, passerait avec moi un vilain moment.

– Et vous, vous passeriez un triste quart d'heure avec le duc Rouge, reprit Aramis.

– Ah ! le duc Rouge ! bravo, bravo, le duc Rouge ! répondit Porthos en battant des mains et en approuvant

de la tête. Le « duc Rouge » est charmant. Je répandrai le mot, mon cher, soyez tranquille. A-t-il de l'esprit, cet Aramis ! Quel malheur que vous n'ayez pas pu suivre votre vocation, mon cher ! quel délicieux abbé vous eussiez fait !

– Oh ! ce n'est qu'un retard momentané, reprit Aramis ; un jour je le serai. Vous savez bien, Porthos, que je continue d'étudier la théologie pour cela.

– Il le fera comme il le dit, reprit Porthos, il le fera tôt ou tard.

– Tôt, dit Aramis.

– Il n'attend qu'une chose pour le décider tout à fait et pour reprendre sa soutane, qui est pendue derrière son uniforme, reprit un mousquetaire.

– Et quelle chose attend-il ? demanda un autre.

– Il attend que la reine ait donné un héritier à la couronne de France.

– Ne plaisantons pas là-dessus, Messieurs, dit Porthos ; grâce à Dieu, la reine est encore d'âge à le donner.

– On dit que M. de Buckingham est en France, reprit Aramis avec un rire narquois qui donnait à cette phrase, si simple en apparence, une signification passablement scandaleuse.

– Aramis, mon ami, pour cette fois vous avez tort, interrompit Porthos, et votre manie d'esprit vous entraîne toujours au-delà des bornes ; si M. de Tréville vous entendait, vous seriez mal venu de parler ainsi.

– Allez-vous me faire la leçon, Porthos ? s'écria Aramis, dans l'œil doux duquel on vit passer comme un éclair.

– Mon cher, soyez mousquetaire ou abbé. Soyez l'un ou l'autre, mais pas l'un et l'autre, reprit Porthos. Tenez, Athos vous l'a dit encore l'autre jour : vous mangez à tous les râteliers. Ah ! ne nous fâchons pas, je vous prie, ce serait inutile, vous savez bien ce qui est convenu entre vous, Athos et moi. Vous allez chez Mme d'Aiguillon, et

vous lui faites la cour ; vous allez chez Mme de Bois-Tracy, la cousine de Mme de Chevreuse, et vous passez pour être fort en avant dans les bonnes grâces de la dame. Oh ! mon Dieu, n'avouez pas votre bonheur, on ne vous demande pas votre secret, on connaît votre discrétion. Mais puisque vous possédez cette vertu, que diable ! faites-en usage à l'endroit de Sa Majesté. S'occupe qui voudra et comme on voudra du roi et du cardinal ; mais la reine est sacrée, et si l'on en parle, que ce soit en bien.

– Porthos, vous êtes prétentieux comme Narcisse, je vous en préviens, répondit Aramis ; vous savez que je hais la morale, excepté quand elle est faite par Athos. Quant à vous, mon cher, vous avez un trop magnifique baudrier pour être bien fort là-dessus. Je serai abbé s'il me convient ; en attendant, je suis mousquetaire : en cette qualité, je dis ce qu'il me plaît, et en ce moment il me plaît de vous dire que vous m'impatientez.

– Aramis !

– Porthos !

– Eh ! Messieurs ! Messieurs ! s'écria-t-on autour d'eux.

– M. de Tréville attend M. d'Artagnan, interrompit le laquais en ouvrant la porte du cabinet.

À cette annonce, pendant laquelle la porte demeurait ouverte, chacun se tut, et au milieu du silence général le jeune Gascon traversa l'antichambre dans une partie de sa longueur et entra chez le capitaine des mousquetaires, se félicitant de tout son cœur d'échapper aussi à point à la fin de cette bizarre querelle.

### III

#### L'AUDIENCE

M. de Tréville était pour le moment de fort méchante humeur ; néanmoins il salua poliment le jeune homme, qui s'inclina jusqu'à terre, et il sourit en recevant son compliment, dont l'accent béarnais lui rappela à la fois sa jeunesse et son pays, double souvenir qui fait sourire l'homme à tous les âges. Mais, se rapprochant presque aussitôt de l'antichambre et faisant à d'Artagnan un signe de la main, comme pour lui demander la permission d'en finir avec les autres avant de commencer avec lui, il appela trois fois, en grossissant la voix à chaque fois, de sorte qu'il parcourut tous les tons intervallaires entre l'accent impératif et l'accent irrité :

– Athos ! Porthos ! Aramis !

Les deux mousquetaires avec lesquels nous avons déjà fait connaissance, et qui répondaient aux deux derniers de ces trois noms, quittèrent aussitôt les groupes dont ils faisaient partie et s'avancèrent vers le cabinet, dont la porte se referma derrière eux dès qu'ils en eurent franchi le seuil. Leur contenance, bien qu'elle ne fût pas tout à fait tranquille, excita cependant, par son laisser-aller à la fois plein de dignité et de soumission, l'admiration de d'Artagnan, qui voyait dans ces hommes des demi-dieux, et dans leur chef un Jupiter olympien armé de toutes ses foudres.

Quand les deux mousquetaires furent entrés, quand la porte fut refermée derrière eux, quand le murmure bourdonnant de l'antichambre, auquel l'appel qui venait d'être fait avait sans doute donné un nouvel aliment, eut

recommencé ; quand enfin M. de Tréville eut trois ou quatre fois arpenté, silencieux et le sourcil froncé, toute la longueur de son cabinet, passant chaque fois devant Porthos et Aramis, roides et muets comme à la parade, il s'arrêta tout à coup en face d'eux, et les couvrant des pieds à la tête d'un regard irrité :

– Savez-vous ce que m'a dit le roi, s'écria-t-il, et cela pas plus tard qu'hier au soir ? Le savez-vous, Messieurs ?

– Non, répondirent après un instant de silence les deux mousquetaires ; non, Monsieur, nous l'ignorons.

– Mais j'espère que vous nous ferez l'honneur de nous le dire, ajouta Aramis de son ton le plus poli et avec la plus gracieuse révérence.

– Il m'a dit qu'il recruterait désormais ses mousquetaires parmi les gardes de M. le cardinal !

– Parmi les gardes de M. le cardinal ! et pourquoi cela ? demanda vivement Porthos.

– Parce qu'il voyait bien que sa piquette avait besoin d'être ragaillardie par un mélange de bon vin.

Les deux mousquetaires rougirent jusqu'au blanc des yeux. D'Artagnan ne savait où il en était et eût voulu être à cent pieds sous terre.

– Oui, oui, continua M. de Tréville en s'animant, oui, et Sa Majesté avait raison, car, sur mon honneur, il est vrai que les mousquetaires font triste figure à la cour. M. le cardinal racontait hier au jeu du roi, avec un air de condoléance qui me déplut fort, qu'avant-hier ces damnés mousquetaires, ces diables-à-quatre, – il appuyait sur ces mots avec un accent ironique qui me déplut encore davantage, – ces pourfendeurs, ajoutait-il en me regardant de son œil de chat-tigre, s'étaient attardés rue Férou, dans un cabaret, et qu'une ronde de ses gardes – j'ai cru qu'il allait me rire au nez – avait été forcée d'arrêter les perturbateurs. Morbleu ! vous devez en savoir quelque chose ! Arrêter des mousquetaires ! Vous en étiez, vous autres, ne vous en défendez pas, on vous a reconnus, et le cardinal vous a nommés. Voilà bien ma faute, oui, ma faute, puisque c'est moi qui choisis mes

hommes. Voyons, vous, Aramis, pourquoi diable m'avez-vous demandé la casaque quand vous alliez être si bien sous la soutane ? Voyons, vous, Porthos, n'avez-vous un si beau baudrier d'or que pour y suspendre une épée de paille ? Et Athos ! je ne vois pas Athos. Où est-il ?

– Monsieur, répondit tristement Aramis, il est malade, fort malade.

– Malade, fort malade, dites-vous ? et de quelle maladie ?

– On craint que ce ne soit de la petite vérole, Monsieur, répondit Porthos voulant mêler à son tour un mot à la conversation, et ce qui serait fâcheux en ce que très certainement cela gênerait son visage.

– De la petite vérole ! Voilà encore une glorieuse histoire que vous me contez là, Porthos !... Malade de la petite vérole, à son âge ?... Non pas !... mais blessé sans doute, tué peut-être... Ah ! si je le savais !... Sangdieu ! messieurs les mousquetaires, je n'entends pas que l'on hante ainsi les mauvais lieux, qu'on se prenne de querelle dans la rue et qu'on joue de l'épée dans les carrefours. Je ne veux pas enfin qu'on prête à rire aux gardes de M. le cardinal, qui sont de braves gens, tranquilles, adroits, qui ne se mettent jamais dans le cas d'être arrêtés, et qui d'ailleurs ne se laisseraient pas arrêter, eux !... j'en suis sûr... Ils aimeraient mieux mourir sur la place que de faire un pas en arrière... Se sauver, détalier, fuir, c'est bon pour les mousquetaires du roi, cela !

Porthos et Aramis frémissaient de rage. Ils auraient volontiers étranglé M. de Tréville, si au fond de tout cela ils n'avaient pas senti que c'était le grand amour qu'il leur portait qui le faisait leur parler ainsi. Ils frappaient le tapis du pied, se mordaient les lèvres jusqu'au sang et serraient de toute leur force la garde de leur épée. Audehors on avait entendu appeler, comme nous l'avons dit, Athos, Porthos et Aramis, et l'on avait deviné, à l'accent de la voix de M. de Tréville, qu'il était parfaitement en colère. Dix têtes curieuses étaient appuyées à la tapisserie et pâlissaient de fureur, car leurs oreilles collées à la porte

ne perdaient pas une syllabe de ce qui se disait, tandis que leurs bouches répétaient au fur et à mesure les paroles insultantes du capitaine à toute la population de l'antichambre. En un instant, depuis la porte du cabinet jusqu'à la porte de la rue, tout l'hôtel fut en ébullition.

— Ah ! les mousquetaires du roi se font arrêter par les gardes de M. le cardinal, continua M. de Tréville aussi furieux à l'intérieur que ses soldats, mais saccadant ses paroles et les plongeant une à une pour ainsi dire et comme autant de coups de stylet dans la poitrine de ses auditeurs. Ah ! six gardes de Son Éminence arrêtent six mousquetaires de Sa Majesté ! Morbleu ! j'ai pris mon parti. Je vais de ce pas au Louvre ; je donne ma démission de capitaine des mousquetaires du roi pour demander une lieutenance dans les gardes du cardinal, et s'il me refuse, morbleu ! je me fais abbé.

À ces paroles, le murmure de l'extérieur devint une explosion : partout on n'entendait que jurons et blasphèmes. Les *morbleu ! les sangdieu ! les morts de tous les diables !* se croisaient dans l'air. D'Artagnan cherchait une tapisserie derrière laquelle se cacher, et se sentait une envie démesurée de se fourrer sous la table.

— Eh bien ! mon capitaine, dit Porthos hors de lui, la vérité est que nous étions six contre six, mais nous avons été pris en traître, et avant que nous eussions eu le temps de tirer nos épées, deux d'entre nous étaient tombés morts, et Athos, blessé grièvement, ne valait guère mieux. Car vous le connaissez, Athos ; eh bien ! capitaine, il a essayé de se relever deux fois, et il est retombé deux fois. Cependant nous ne nous sommes pas rendus, non ! l'on nous a entraînés de force. En chemin, nous nous sommes sauvés. Quant à Athos, on l'avait cru mort, et on l'a laissé bien tranquillement sur le champ de bataille, ne pensant pas qu'il valût la peine d'être emporté. Voilà l'histoire. Que diable, capitaine ! on ne gagne pas toutes les batailles. Le grand Pompée a perdu celle de Pharsale, et le roi François I<sup>er</sup>, qui, à ce que j'ai entendu dire, en valait bien un autre, a perdu cependant celle de Pavie.

– Et j'ai l'honneur de vous assurer que j'en ai tué un avec sa propre épée, dit Aramis, car la mienne s'est brisée à la première parade... Tué ou poignardé, Monsieur, comme il vous sera agréable.

– Je ne savais pas cela, reprit M. de Tréville d'un ton un peu radouci. M. le cardinal avait exagéré, à ce que je vois.

– Mais, de grâce, Monsieur, continua Aramis, qui, voyant son capitaine s'apaiser, osait hasarder une prière, – de grâce, Monsieur, ne dites pas qu'Athos lui-même est blessé : il serait au désespoir que cela parvînt aux oreilles du roi, et comme la blessure est des plus graves, attendu qu'après avoir traversé l'épaule elle pénètre dans la poitrine, il serait à craindre...

Au même instant la portière se souleva, et une tête noble et belle, mais affreusement pâle, parut sous la frange.

– Athos ! s'écrièrent les deux mousquetaires.

– Athos ! répéta M. de Tréville lui-même.

– Vous m'avez mandé, Monsieur, dit Athos à M. de Tréville d'une voix affaiblie mais parfaitement calme, vous m'avez demandé, à ce que m'ont dit nos camarades, et je m'empresse de me rendre à vos ordres ; voilà, Monsieur, que me voulez-vous ?

Et à ces mots le mousquetaire, en tenue irréprochable, sanglé comme de coutume, entra d'un pas ferme dans le cabinet. M. de Tréville, ému jusqu'au fond du cœur de cette preuve de courage, se précipita vers lui.

– J'étais en train de dire à ces messieurs, ajouta-t-il, que je défends à mes mousquetaires d'exposer leurs jours sans nécessité, car les braves gens sont bien chers au roi, et le roi sait que ses mousquetaires sont les plus braves gens de la terre. Votre main, Athos.

Et sans attendre que le nouveau venu répondît de lui-même à cette preuve d'affection, M. de Tréville saisissait sa main droite et la lui serrait de toutes ses forces, sans

s'apercevoir qu'Athos, quel que fût son empire sur lui-même, laissait échapper un mouvement de douleur et pâlisait encore, ce que l'on aurait pu croire impossible.

La porte était restée entrouverte, tant l'arrivée d'Athos, dont, malgré le secret gardé, la blessure était connue de tous, avait produit de sensation. Un brouhaha de satisfaction accueillit les derniers mots du capitaine, et deux ou trois têtes, entraînées par l'enthousiasme, apparurent par les ouvertures de la tapisserie. Sans doute, M. de Tréville allait réprimer par de vives paroles cette infraction aux lois de l'étiquette, lorsqu'il sentit tout à coup la main d'Athos se crispier dans la sienne, et qu'en portant les yeux sur lui il s'aperçut qu'il allait s'évanouir. Au même instant, Athos, qui avait rassemblé toutes ses forces pour lutter contre la douleur, vaincu enfin par elle, tomba sur le parquet comme s'il fût mort.

— Un chirurgien ! cria M. de Tréville. Le mien, celui du roi, le meilleur ! Un chirurgien ! ou, sangdieu ! mon brave Athos va trépasser.

Aux cris de M. de Tréville, tout le monde se précipita dans son cabinet sans qu'il songeât à en fermer la porte à personne, chacun s'empressant autour du blessé. Mais tout cet empressement eût été inutile, si le docteur demandé ne se fût trouvé dans l'hôtel même ; il fendit la foule, s'approcha d'Athos toujours évanoui, et, comme tout ce bruit et tout ce mouvement le gênait fort, il demanda comme première chose et comme la plus urgente que le mousquetaire fût emporté dans une chambre voisine. Aussitôt M. de Tréville ouvrit une porte et montra le chemin à Porthos et à Aramis, qui emportèrent leur camarade dans leurs bras. Derrière ce groupe marchait le chirurgien, et derrière le chirurgien, la porte se referma.

Alors le cabinet de M. de Tréville, ce lieu ordinairement si respecté, devint momentanément une succursale de l'antichambre. Chacun discourait, pérorait, parlait haut, jurant, sacrant, donnant le cardinal et ses gardes à tous les diables.

Un instant après, Porthos et Aramis rentrèrent ; le chirurgien et M. de Tréville seuls étaient restés près du blessé.

Enfin M. de Tréville rentra à son tour. Le blessé avait repris connaissance ; le chirurgien déclarait que l'état du mousquetaire n'avait rien qui pût inquiéter ses amis, sa faiblesse ayant été purement et simplement occasionnée par la perte de son sang.

Puis M. de Tréville fit un signe de la main, et chacun se retira, excepté d'Artagnan, qui n'oubliait point qu'il avait audience et qui, avec sa ténacité de Gascon, était demeuré à la même place.

Lorsque tout le monde fut sorti et que la porte fut refermée, M. de Tréville se retourna et se trouva seul avec le jeune homme. L'événement qui venait d'arriver lui avait quelque peu fait perdre le fil de ses idées. Il s'informa de ce que lui voulait l'obstiné solliciteur. D'Artagnan alors se nomma, et M. de Tréville, se rappelant d'un seul coup tous ses souvenirs du présent et du passé, se trouva au courant de sa situation.

— Pardon, lui dit-il en souriant, pardon, mon cher compatriote, mais je vous avais parfaitement oublié. Que voulez-vous ! un capitaine n'est rien qu'un père de famille chargé d'une plus grande responsabilité qu'un père de famille ordinaire. Les soldats sont de grands enfants ; mais comme je tiens à ce que les ordres du roi, et surtout ceux de M. le cardinal, soient exécutés...

D'Artagnan ne put dissimuler un sourire. À ce sourire, M. de Tréville jugea qu'il n'avait point affaire à un sot, et venant droit au fait, tout en changeant de conversation :

— J'ai beaucoup aimé monsieur votre père, dit-il. Que puis-je faire pour son fils ? hâtez-vous, mon temps n'est pas à moi.

— Monsieur, dit d'Artagnan, en quittant Tarbes et en venant ici, je me proposais de vous demander, en souvenir de cette amitié dont vous n'avez pas perdu mémoire, une casaque de mousquetaire ; mais, après tout ce que je

vois depuis deux heures, je comprends qu'une telle faveur serait énorme, et je tremble de ne point la mériter.

— C'est une faveur en effet, jeune homme, répondit M. de Tréville ; mais elle peut ne pas être si fort au-dessus de vous que vous le croyez ou que vous avez l'air de le croire. Toutefois une décision de Sa Majesté a prévu ce cas, et je vous annonce avec regret qu'on ne reçoit personne mousquetaire avant l'épreuve préalable de quelques campagnes, de certaines actions d'éclat, ou d'un service de deux ans dans quelque autre régiment moins favorisé que le nôtre.

D'Artagnan s'inclina sans rien répondre. Il se sentait encore plus avide d'endosser l'uniforme de mousquetaire depuis qu'il y avait de si grandes difficultés à l'obtenir.

— Mais, continua Tréville en fixant sur son compatriote un regard si perçant qu'on eût dit qu'il voulait lire jusqu'au fond de son cœur, mais, en faveur de votre père, mon ancien compagnon, comme je vous l'ai dit, je veux faire quelque chose pour vous, jeune homme. Nos cadets de Béarn ne sont ordinairement pas riches, et je doute que les choses aient fort changé de face depuis mon départ de la province. Vous ne devez donc pas avoir de trop, pour vivre, de l'argent que vous avez apporté avec vous.

D'Artagnan se redressa d'un air fier qui voulait dire qu'il ne demandait l'aumône à personne.

— C'est bien, jeune homme, c'est bien, continua Tréville, je connais ces airs-là ; je suis venu à Paris avec quatre écus dans ma poche, et je me serais battu avec quiconque m'aurait dit que je n'étais pas en état d'acheter le Louvre.

D'Artagnan se redressa de plus en plus ; grâce à la vente de son cheval, il commençait sa carrière avec quatre écus de plus que M. de Tréville n'avait commencé la sienne.

— Vous devez donc, disais-je, avoir besoin de conserver ce que vous avez, si forte que soit cette somme ; mais vous devez avoir besoin aussi de vous perfectionner dans

les exercices qui conviennent à un gentilhomme. J'écrirai dès aujourd'hui une lettre au directeur de l'Académie royale, et dès demain il vous recevra sans rétribution aucune. Ne refusez pas cette petite douceur. Nos gentilshommes les mieux nés et les plus riches la sollicitent quelquefois, sans pouvoir l'obtenir. Vous apprendrez le manège du cheval, l'escrime et la danse ; vous y ferez de bonnes connaissances, et de temps en temps vous reviendrez me voir pour me dire où vous en êtes et si je puis faire quelque chose pour vous.

D'Artagnan, tout étranger qu'il fût encore aux façons de cour, s'aperçut de la froideur de cet accueil.

– Hélas, Monsieur, dit-il, je vois combien la lettre de recommandation que mon père m'avait remise pour vous me fait défaut aujourd'hui !

– En effet, répondit M. de Tréville, je m'étonne que vous ayez entrepris un aussi long voyage sans ce viatique obligé, notre seule ressource à nous autres Béarnais.

– Je l'avais, Monsieur, et, Dieu merci, en bonne forme, s'écria d'Artagnan ; mais on me l'a perfidement dérobée.

Et il raconta toute la scène de Meung, dépeignit le gentilhomme inconnu dans ses moindres détails, le tout avec une chaleur, une vérité qui charmèrent M. de Tréville.

– Voilà qui est étrange, dit ce dernier en méditant ; vous aviez donc parlé de moi tout haut ?

– Oui, Monsieur, sans doute j'avais commis cette imprudence ; que voulez-vous, un nom comme le vôtre devait me servir de bouclier en route : jugez si je me suis mis souvent à couvert !

La flatterie était fort de mise alors, et M. de Tréville aimait l'encens comme un roi ou comme un cardinal. Il ne put donc s'empêcher de sourire avec une visible satisfaction, mais ce sourire s'effaça bientôt, et revenant de lui-même à l'aventure de Meung :

– Dites-moi, continua-t-il, ce gentilhomme n'avait-il pas une légère cicatrice à la tempe ?

– Oui, comme le ferait l'éraflure d'une balle.

– N’était-ce pas un homme de belle mine ?

– Oui.

– De haute taille ?

– Oui.

– Pâle de teint et brun de poil ?

– Oui, oui, c’est cela. Comment se fait-il, Monsieur, que vous connaissiez cet homme ? Ah ! si jamais je le retrouve, et je le retrouverai, je vous le jure, fût-ce en enfer...

– Il attendait une femme ? continua Tréville.

– Il est du moins parti après avoir causé un instant avec celle qu’il attendait.

– Vous ne savez pas quel était le sujet de leur conversation ?

– Il lui remettait une boîte, lui disait que cette boîte contenait ses instructions, et lui recommandait de ne l’ouvrir qu’à Londres.

– Cette femme était Anglaise ?

– Il l’appelait Milady.

– C’est lui ! murmura Tréville, c’est lui ! je le croyais encore à Bruxelles !

– Oh ! Monsieur, si vous savez quel est cet homme, s’écria d’Artagnan, indiquez-moi qui il est et d’où il est, puis je vous tiens quitte de tout, même de votre promesse de me faire entrer dans les mousquetaires ; car avant toute chose je veux me venger.

– Gardez-vous-en bien, jeune homme, s’écria Tréville ; si vous le voyez venir, au contraire, d’un côté de la rue, passez de l’autre ! Ne vous heurtez pas à un pareil rocher : il vous briserait comme un verre.

– Cela n’empêche pas, dit d’Artagnan, que si jamais je le retrouve...

– En attendant, reprit Tréville, ne le cherchez pas, si j’ai un conseil à vous donner.

Tout à coup Tréville s’arrêta, frappé d’un soupçon subit. Cette grande haine que manifestait si hautement le jeune voyageur pour cet homme, qui, chose assez peu vraisemblable, lui avait dérobé la lettre de son père, cette

haine ne cachait-elle pas quelque perfidie ? ce jeune homme n'était-il pas envoyé par Son Éminence ? ne venait-il pas pour lui tendre quelque piège ? ce prétendu d'Artagnan n'était-il pas un émissaire du cardinal qu'on cherchait à introduire dans sa maison, et qu'on avait placé près de lui pour surprendre sa confiance et pour le perdre plus tard, comme cela s'était mille fois pratiqué ? Il regarda d'Artagnan plus fixement encore cette seconde fois que la première. Il fut médiocrement rassuré par l'aspect de cette physionomie pétillante d'esprit astucieux et d'humilité affectée.

– Je sais bien qu'il est Gascon, pensa-t-il ; mais il peut l'être aussi bien pour le cardinal que pour moi. Voyons, éprouvons-le.

– Mon ami, lui dit-il lentement, je veux, comme au fils de mon ancien ami, car je tiens pour vraie l'histoire de cette lettre perdue, je veux, dis-je, pour réparer la froideur que vous avez d'abord remarquée dans mon accueil, vous découvrir les secrets de notre politique. Le roi et le cardinal sont les meilleurs amis ; leurs apparents démêlés ne sont que pour tromper les sots. Je ne prétends pas qu'un compatriote, un joli cavalier, un brave garçon, fait pour avancer, soit la dupe de toutes ces feintises et donne comme un niais dans le panneau, à la suite de tant d'autres qui s'y sont perdus. Songez bien que je suis dévoué à ces deux maîtres tout-puissants, et que jamais mes démarches sérieuses n'auront d'autre but que le service du roi et celui de M. le cardinal, un des plus illustres génies que la France ait produits. Maintenant, jeune homme, réglez-vous là-dessus, et si vous avez, soit de famille, soit par relations, soit d'instinct même, quelqu'une de ces inimitiés contre le cardinal telles que nous les voyons éclater chez les gentilshommes, dites-moi adieu, et quittons-nous. Je vous aiderai en mille circonstances, mais sans vous attacher à ma personne. J'espère que ma franchise, en tout cas, vous fera mon ami ; car vous êtes jusqu'à présent le seul jeune homme à qui j'aie parlé comme je le fais.

Tréville se disait à part lui :

– Si le cardinal m’a dépêché ce jeune renard, il n’aura certes pas manqué, lui qui sait à quel point je l’exècre, de dire à son espion que le meilleur moyen de me faire la cour est de me dire pis que pendre de lui ; aussi, malgré mes protestations, le rusé compère va-t-il me répondre bien certainement qu’il a l’Éminence en horreur.

Il en fut tout autrement que s’y attendait Tréville ; d’Artagnan répondit avec la plus grande simplicité :

– Monsieur, j’arrive à Paris avec des intentions toutes semblables. Mon père m’a recommandé de ne souffrir rien que du roi, de M. le cardinal et de vous, qu’il tient pour les trois premiers de France.

D’Artagnan ajoutait M. de Tréville aux deux autres, comme on peut s’en apercevoir, mais il pensait que cette adjonction ne devait rien gêner.

– J’ai donc la plus grande vénération pour M. le cardinal, continua-t-il, et le plus profond respect pour ses actes. Tant mieux pour moi, Monsieur, si vous me parlez, comme vous le dites, avec franchise ; car alors vous me ferez l’honneur d’estimer cette ressemblance de goût ; mais si vous avez eu quelque défiance, bien naturelle d’ailleurs, je sens que je me perds en disant la vérité ; mais, tant pis, vous ne laisserez pas que de m’estimer, et c’est à quoi je tiens plus qu’à toute chose au monde.

M. de Tréville fut surpris au dernier point. Tant de pénétration, tant de franchise enfin, lui causait de l’admiration, mais ne levait pas entièrement ses doutes : plus ce jeune homme était supérieur aux autres jeunes gens, plus il était à redouter s’il se trompait. Néanmoins il serra la main à d’Artagnan, et lui dit :

– Vous êtes un honnête garçon, mais dans ce moment je ne puis faire que ce que je vous ai offert tout à l’heure. Mon hôtel vous sera toujours ouvert. Plus tard, pouvant me demander à toute heure et par conséquent saisir toutes les occasions, vous obtiendrez probablement ce que vous désirez obtenir.

– C'est-à-dire, Monsieur, reprit d'Artagnan, que vous attendez que je m'en sois rendu digne. Eh bien, soyez tranquille, ajouta-t-il avec la familiarité du Gascon, vous n'attendrez pas longtemps.

Et il salua pour se retirer, comme si désormais le reste le regardait.

– Mais attendez donc, dit M. de Tréville en l'arrêtant, je vous ai promis une lettre pour le directeur de l'Académie. Êtes-vous trop fier pour l'accepter, mon jeune gentilhomme ?

– Non, Monsieur, dit d'Artagnan ; je vous réponds qu'il n'en sera pas de celle-ci comme de l'autre. Je la garderai si bien qu'elle arrivera, je vous le jure, à son adresse, et malheur à celui qui tenterait de me l'enlever !

M. de Tréville sourit à cette fanfaronnade, et, laissant son jeune compatriote dans l'embrasement de la fenêtre où ils se trouvaient et où ils avaient causé ensemble, il alla s'asseoir à une table et se mit à écrire la lettre de recommandation promise. Pendant ce temps, d'Artagnan, qui n'avait rien de mieux à faire, se mit à battre une marche contre les carreaux, regardant les mousquetaires qui s'en allaient les uns après les autres, et les suivant du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au tournant de la rue.

M. de Tréville, après avoir écrit la lettre, la cacheta et, se levant, s'approcha du jeune homme pour la lui donner ; mais au moment même où d'Artagnan étendait la main pour la recevoir, M. de Tréville fut bien étonné de voir son protégé faire un soubresaut, rougir de colère et s'élançer hors du cabinet en criant :

– Ah ! sangdieu ! il ne m'échappera pas, cette fois.

– Et qui cela ? demanda M. de Tréville.

– Lui, mon voleur ! répondit d'Artagnan. Ah ! traître ! Et il disparut.

– Diable de fou ! murmura M. de Tréville. À moins toutefois, ajouta-t-il, que ce ne soit une manière adroite de s'esquiver, en voyant qu'il a manqué son coup.

## IV

### L'ÉPAULE D'ATHOS, LE BAUDRIER DE PORTHOS ET LE MOUCHOIR D'ARAMIS

D'Artagnan, furieux, avait traversé l'antichambre en trois bonds et s'élançait sur l'escalier, dont il comptait descendre les degrés quatre à quatre, lorsque, emporté par sa course, il alla donner tête baissée dans un mousquetaire qui sortait de chez M. de Tréville par une porte de dégagement, et, le heurtant du front à l'épaule, lui fit pousser un cri ou plutôt un hurlement.

– Excusez-moi, dit d'Artagnan essayant de reprendre sa course, excusez-moi, mais je suis pressé.

À peine avait-il descendu le premier escalier, qu'un poignet de fer le saisit par son écharpe et l'arrêta.

– Vous êtes pressé ! s'écria le mousquetaire, pâle comme un linceul ; sous ce prétexte, vous me heurtez, vous dites : « Excusez-moi », et vous croyez que cela suffit ? Pas tout à fait, mon jeune homme. Croyez-vous, parce que vous avez entendu M. de Tréville nous parler un peu cavalièrement aujourd'hui, que l'on peut nous traiter comme il nous parle ? Détrompez-vous, compagnon, vous n'êtes pas M. de Tréville, vous.

– Ma foi, répliqua d'Artagnan, qui reconnut Athos, lequel, après le pansement opéré par le docteur, regagnait son appartement, – ma foi, je ne l'ai pas fait exprès, j'ai dit : « Excusez-moi ». Il me semble donc que c'est assez. Je vous répète cependant, et cette fois c'est trop peut-être, parole d'honneur ! je suis pressé, très pressé. Lâchez-moi donc, je vous prie, et laissez-moi aller où j'ai affaire.

– Monsieur, dit Athos en le lâchant, vous n'êtes pas poli. On voit que vous venez de loin.

D'Artagnan avait déjà enjambé trois ou quatre degrés, mais à la remarque d'Athos il s'arrêta court.

– Morbleu, Monsieur ! dit-il, de si loin que je vienne, ce n'est pas vous qui me donnerez une leçon de belles manières, je vous préviens.

– Peut-être, dit Athos.

– Ah ! si je n'étais pas si pressé, s'écria d'Artagnan, et si je ne courais pas après quelqu'un...

– Monsieur l'homme pressé, vous me trouverez sans courir, moi, entendez-vous ?

– Et où cela, s'il vous plaît ?

– Près des Carmes-Deschaux.

– À quelle heure ?

– Vers midi.

– Vers midi, c'est bien, j'y serai.

– Tâchez de ne pas me faire attendre, car à midi un quart je vous préviens que c'est moi qui courrai après vous et vous couperai les oreilles à la course.

– Bon ! lui cria d'Artagnan ; on y sera à midi moins dix minutes.

Et il se mit à courir comme si le diable l'emportait, espérant retrouver encore son inconnu, que son pas tranquille ne devait pas avoir conduit bien loin.

Mais, à la porte de la rue, causait Porthos avec un soldat aux gardes. Entre les deux causeurs, il y avait juste l'espace d'un homme. D'Artagnan crut que cet espace lui suffirait, et il s'élança pour passer comme une flèche entre eux deux. Mais d'Artagnan avait compté sans le vent. Comme il allait passer, le vent s'engouffra dans le long manteau de Porthos, et d'Artagnan vint donner droit dans le manteau. Sans doute, Porthos avait des raisons de ne pas abandonner cette partie essentielle de son vêtement, car, au lieu de laisser aller le pan qu'il tenait, il tira à lui, de sorte que d'Artagnan s'enroula dans le velours par un mouvement de rotation qu'explique la résistance de l'obstiné Porthos.

D'Artagnan, entendant jurer le mousquetaire, voulut sortir de dessous le manteau qui l'aveuglait, et chercha son chemin dans le pli. Il redoutait surtout d'avoir porté atteinte à la fraîcheur du magnifique baudrier que nous connaissons ; mais, en ouvrant timidement les yeux, il se trouva le nez collé entre les deux épaules de Porthos, c'est-à-dire précisément sur le baudrier.

Hélas ! comme la plupart des choses de ce monde qui n'ont pour elles que l'apparence, le baudrier était d'or par-devant et de simple buffle par-derrrière. Porthos, en vrai glorieux qu'il était, ne pouvant avoir un baudrier d'or tout entier, en avait au moins la moitié : on comprenait dès lors la nécessité du rhume et l'urgence du manteau.

– Vertubleu ! cria Porthos faisant tous ses efforts pour se débarrasser de d'Artagnan qui lui grouillait dans le dos, vous êtes donc enragé de vous jeter comme cela sur les gens !

– Excusez-moi, dit d'Artagnan reparaissant sous l'épaule du géant, mais je suis très pressé, je cours après quelqu'un, et...

– Est-ce que vous oubliez vos yeux quand vous courez, par hasard ? demanda Porthos.

– Non, répondit d'Artagnan piqué, non, et grâce à mes yeux je vois même ce que ne voient pas les autres.

Porthos comprit ou ne comprit pas, toujours est-il que, se laissant aller à sa colère :

– Monsieur, dit-il, vous vous ferez étriller, je vous en préviens, si vous vous frottez ainsi aux mousquetaires.

– Étriller, Monsieur ! dit d'Artagnan, le mot est dur.

– C'est celui qui convient à un homme habitué à regarder en face ses ennemis.

– Ah ! pardieu ! je sais bien que vous ne tournez pas le dos aux vôtres, vous.

Et le jeune homme, enchanté de son espièglerie, s'éloigna en riant à gorge déployée.

Porthos écuma de rage et fit un mouvement pour se précipiter sur d'Artagnan.

– Plus tard, plus tard, lui cria celui-ci, quand vous n'aurez plus votre manteau.

– À une heure donc, derrière le Luxembourg.

– Très bien, à une heure, répondit d'Artagnan en tournant l'angle de la rue.

Mais ni dans la rue qu'il venait de parcourir, ni dans celle qu'il embrassait maintenant du regard, il ne vit personne. Si doucement qu'eût marché l'inconnu, il avait gagné du chemin ; peut-être aussi était-il entré dans quelque maison. D'Artagnan s'informa de lui à tous ceux qu'il rencontra, descendit jusqu'au bac, remonta par la rue de Seine et la Croix-Rouge ; mais rien, absolument rien. Cependant cette course lui fut profitable en ce sens qu'à mesure que la sueur inondait son front, son cœur se refroidissait.

Il se mit alors à réfléchir sur les événements qui venaient de se passer ; ils étaient nombreux et néfastes : il était onze heures du matin à peine, et déjà la matinée lui avait apporté la disgrâce de M. de Tréville, qui ne pouvait manquer de trouver un peu cavalière la façon dont d'Artagnan l'avait quitté.

En outre, il avait ramassé deux bons duels avec deux hommes capables de tuer chacun trois d'Artagnan, avec deux mousquetaires enfin, c'est-à-dire avec deux de ces êtres qu'il estimait si fort qu'il les mettait, dans sa pensée et dans son cœur, au-dessus de tous les autres hommes.

La conjecture était triste. Sûr d'être tué par Athos, on comprend que le jeune homme ne s'inquiétait pas beaucoup de Porthos. Pourtant, comme l'espérance est la dernière chose qui s'éteint dans le cœur de l'homme, il en arriva à espérer qu'il pourrait survivre, avec des blessures terribles, bien entendu, à ces deux duels, et, en cas de survivance, il se fit pour l'avenir les réprimandes suivantes :

– Quel écervelé je fais, et quel butor je suis ! Ce brave et malheureux Athos était blessé juste à l'épaule contre laquelle je m'en vais, moi, donner de la tête comme un béliet. La seule chose qui m'étonne, c'est qu'il ne m'ait

pas tué roide ; – il en avait le droit, et la douleur que je lui ai causée a dû être atroce. Quant à Porthos, – oh ! quant à Porthos, ma foi, c'est plus drôle.

Et malgré lui le jeune homme se mit à rire, tout en regardant néanmoins si ce rire isolé, et sans cause aux yeux de ceux qui le voyaient rire, n'allait pas blesser quelque passant.

– Quant à Porthos, c'est plus drôle ; mais je n'en suis pas moins un misérable étourdi. Se jette-t-on ainsi sur les gens sans dire gare ! non ! et va-t-on leur regarder sous le manteau pour y voir ce qui n'y est pas ! Il m'eût pardonné bien certainement ; il m'eût pardonné si je n'eusse pas été lui parler de ce maudit baudrier, à mots couverts, c'est vrai ; oui, couverts joliment ! Ah ! maudit Gascon que je suis, je ferais de l'esprit dans la poêle à frire. Allons, d'Artagnan mon ami, continua-t-il, se parlant à lui-même avec toute l'aménité qu'il croyait se devoir, si tu en réchappes, ce qui n'est pas probable, il s'agit d'être à l'avenir d'une politesse parfaite. Désormais il faut qu'on t'admire, qu'on te cite comme modèle. Être prévenant et poli, ce n'est pas être lâche. Regardez plutôt Aramis : Aramis, c'est la douceur, c'est la grâce en personne. Eh bien ! personne s'est-il jamais avisé de dire qu'Aramis était un lâche ? Non, bien certainement, et désormais je veux en tout point me modeler sur lui. Ah ! justement le voici.

D'Artagnan, tout en marchant et en monologuant, était arrivé à quelques pas de l'hôtel d'Aiguillon, et devant cet hôtel il avait aperçu Aramis causant gaiement avec trois gentilshommes des gardes du roi. De son côté, Aramis aperçut d'Artagnan ; mais comme il n'oubliait point que c'était devant ce jeune homme que M. de Tréville s'était si fort emporté le matin, et qu'un témoin des reproches que les mousquetaires avaient reçus ne lui était d'aucune façon agréable, il fit semblant de ne pas le voir. D'Artagnan, tout entier au contraire à ses plans de conciliation et de courtoisie, s'approcha des quatre jeunes gens en leur faisant un grand salut accompagné du plus

gracieux sourire. Aramis inclina légèrement la tête, mais ne sourit point. Tous quatre, au reste, interrompirent à l'instant même leur conversation.

D'Artagnan n'était pas assez niais pour ne point s'apercevoir qu'il était de trop ; mais il n'était pas encore assez rompu aux façons du beau monde pour se tirer galamment d'une situation fautive comme l'est, en général, celle d'un homme qui est venu se mêler à des gens qu'il connaît à peine et à une conversation qui ne le regarde pas. Il cherchait donc en lui-même un moyen de faire sa retraite le moins gauchement possible, lorsqu'il remarqua qu'Aramis avait laissé tomber son mouchoir et, par mégarde sans doute, avait mis le pied dessus ; le moment lui parut arrivé de réparer son inconvenance : il se baissa, et de l'air le plus gracieux qu'il pût trouver, il tira le mouchoir de dessous le pied du mousquetaire, quelques efforts que celui-ci fit pour le retenir, et lui dit en le lui remettant :

– Je crois, Monsieur, que voici un mouchoir que vous seriez fâché de perdre.

Le mouchoir était en effet richement brodé et portait une couronne et des armes à l'un de ses coins. Aramis rougit excessivement et arracha plutôt qu'il ne prit le mouchoir des mains du Gascon.

– Ah ! Ah ! s'écria un des gardes, diras-tu encore, discret Aramis, que tu es mal avec Mme de Bois-Tracy, quand cette gracieuse dame a l'obligeance de te prêter ses mouchoirs ?

Aramis lança à d'Artagnan un de ces regards qui font comprendre à un homme qu'il vient de s'acquérir un ennemi mortel ; puis, reprenant son air doux et agréable :

– Vous vous trompez, Messieurs, dit-il, ce mouchoir n'est pas à moi, et je ne sais pourquoi Monsieur a eu la fantaisie de me le remettre plutôt qu'à l'un de vous, et la preuve de ce que je dis, c'est que voici le mien dans ma poche.

À ces mots, il tira son propre mouchoir, mouchoir fort élégant aussi, et de fine batiste, quoique la batiste fût

chère à cette époque, mais mouchoir sans broderie, sans armes et orné d'un seul chiffre, celui de son propriétaire.

Cette fois, d'Artagnan ne souffla pas mot, il avait reconnu sa bévue ; mais les amis d'Aramis ne se laissèrent pas convaincre par ses dénégations, et l'un d'eux, s'adressant au jeune mousquetaire avec un sérieux affecté :

– Si cela était, dit-il, ainsi que tu le prétends, je serais forcé, mon cher Aramis, de te le redemander ; car, comme tu le sais, Bois-Tracy est de mes intimes, et je ne veux pas qu'on fasse trophée des effets de sa femme.

– Tu demandes cela mal, répondit Aramis ; et tout en reconnaissant la justesse de ta réclamation quant au fond, je refuserais à cause de la forme.

– Le fait est, hasarda timidement d'Artagnan, que je n'ai pas vu sortir le mouchoir de la poche de M. Aramis. Il avait le pied dessus, voilà tout, et j'ai pensé que, puisqu'il avait le pied dessus, le mouchoir était à lui.

– Et vous vous êtes trompé, mon cher Monsieur, répondit froidement Aramis, peu sensible à la réparation.

Puis, se retournant vers celui des gardes qui s'était déclaré l'ami de Bois-Tracy :

– D'ailleurs, continua-t-il, je réfléchis, mon cher intime de Bois-Tracy, que je suis son ami non moins tendre que tu peux l'être toi-même ; de sorte qu'à la rigueur ce mouchoir peut aussi bien être sorti de ta poche que de la mienne.

– Non, sur mon honneur ! s'écria le garde de Sa Majesté.

– Tu vas jurer sur ton honneur et moi sur ma parole, et alors il y aura évidemment un de nous deux qui mentira. Tiens, faisons mieux, Montaran, prenons-en chacun la moitié.

– Du mouchoir ?

– Oui.

– Parfaitement, s'écrièrent les deux autres gardes, le jugement du roi Salomon. Décidément, Aramis, tu es plein de sagesse.

Les jeunes gens éclatèrent de rire, et comme on le pense bien, l'affaire n'eut pas d'autre suite. Au bout d'un instant, la conversation cessa, et les trois gardes et le mousquetaire, après s'être cordialement serré la main, tirèrent, les trois gardes de leur côté et Aramis du sien.

– Voilà le moment de faire ma paix avec ce galant homme, se dit à part lui d'Artagnan, qui s'était tenu un peu à l'écart pendant toute la dernière partie de cette conversation.

Et, sur ce bon sentiment, se rapprochant d'Aramis, qui s'éloignait sans faire autrement attention à lui :

– Monsieur, lui dit-il, vous m'excuserez, je l'espère.

– Ah ! Monsieur, interrompit Aramis, permettez-moi de vous faire observer que vous n'avez point agi en cette circonstance comme un galant homme le devait faire.

– Quoi, Monsieur ! s'écria d'Artagnan, vous supposez...

– Je suppose, Monsieur, que vous n'êtes pas un sot, et que vous savez bien, quoique arrivant de Gascogne, qu'on ne marche pas sans cause sur les mouchoirs de poche. Que diable ! Paris n'est point pavé en batiste.

– Monsieur, vous avez tort de chercher à m'humilier, dit d'Artagnan, chez qui le naturel querelleur commençait à parler plus haut que les résolutions pacifiques. Je suis de Gascogne, c'est vrai, et puisque vous le savez, je n'aurai pas besoin de vous dire que les Gascons sont peu endurents ; de sorte que, lorsqu'ils se sont excusés une fois, fût-ce d'une sottise, ils sont convaincus qu'ils ont déjà fait moitié plus qu'ils ne devaient faire.

– Monsieur, ce que je vous en dis, répondit Aramis, n'est point pour vous chercher une querelle. Dieu merci ! je ne suis pas un spadassin, et n'étant mousquetaire que par intérim, je ne me bats que lorsque j'y suis forcé, et toujours avec une grande répugnance ; mais cette fois l'affaire est grave, car voici une dame compromise par vous.

– Par nous, c'est-à-dire, s'écria d'Artagnan.

– Pourquoi avez-vous eu la maladresse de me rendre le mouchoir ?

– Pourquoi avez-vous eu celle de le laisser tomber ?

– J'ai dit et je répète, Monsieur, que ce mouchoir n'est point sorti de ma poche.

– Eh bien ! vous en avez menti deux fois, Monsieur, car je l'en ai vu sortir, moi !

– Ah ! vous le prenez sur ce ton, Monsieur le Gascon ! eh bien ! je vous apprendrai à vivre.

– Et moi je vous renverrai à votre messe, monsieur l'abbé ! Dégainez, s'il vous plaît, et à l'instant même.

– Non pas, s'il vous plaît, mon bel ami ; non, pas ici, du moins. Ne voyez-vous pas que nous sommes en face de l'hôtel d'Aiguillon, lequel est plein de créatures du cardinal ? Qui me dit que ce n'est pas Son Éminence qui vous a chargé de lui procurer ma tête ? Or j'y tiens ridiculement, à ma tête, attendu qu'elle me semble aller assez correctement à mes épaules. Je veux donc vous tuer, soyez tranquille, mais vous tuer tout doucement, dans un endroit clos et couvert, là où vous ne puissiez vous vanter de votre mort à personne.

– Je le veux bien, mais ne vous y fiez pas, et emportez votre mouchoir, qu'il vous appartienne ou non ; peut-être aurez-vous l'occasion de vous en servir.

– Monsieur est Gascon ? demanda Aramis.

– Oui. Monsieur ne remet pas un rendez-vous par prudence ?

– La prudence, Monsieur, est une vertu assez inutile aux mousquetaires, je le sais, mais indispensable aux gens d'Église, et comme je ne suis mousquetaire que provisoirement, je tiens à rester prudent. À deux heures, j'aurai l'honneur de vous attendre à l'hôtel de M. de Tréville. Là je vous indiquerai les bons endroits.

Les deux jeunes gens se saluèrent, puis Aramis s'éloigna en remontant la rue qui remontait au Luxembourg, tandis que d'Artagnan, voyant que l'heure s'avancait,

prenait le chemin des Carmes-Deschaux, tout en disant à part soi :

– Décidément, je n'en puis pas revenir ; mais au moins, si je suis tué, je serai tué par un mousquetaire.

## V

### LES MOUSQUETAIRES DU ROI ET LES GARDES DE M. LE CARDINAL

D'Artagnan ne connaissait personne à Paris. Il alla donc au rendez-vous d'Athos sans amener de second, résolu de se contenter de ceux qu'aurait choisis son adversaire. D'ailleurs son intention était formelle de faire au brave mousquetaire toutes les excuses convenables, mais sans faiblesse, craignant qu'il ne résultât de ce duel ce qui résulte toujours de fâcheux, dans une affaire de ce genre, quand un homme jeune et vigoureux se bat contre un adversaire blessé et affaibli : vaincu, il double le triomphe de son antagoniste ; vainqueur, il est accusé de forfaiture et de facile audace.

Au reste, ou nous avons mal exposé le caractère de notre chercheur d'aventures, ou notre lecteur a déjà dû remarquer que d'Artagnan n'était point un homme ordinaire. Aussi, tout en se répétant à lui-même que sa mort était inévitable, il ne se résigna point à mourir tout doucement, comme un autre moins courageux et moins modéré que lui eût fait à sa place. Il réfléchit aux différents caractères de ceux avec lesquels il allait se battre, et commença à voir plus clair dans sa situation. Il espérait, grâce aux excuses loyales qu'il lui réservait, se faire un ami d'Athos, dont l'air grand seigneur et la mine austère lui agréaient fort. Il se flattait de faire peur à Porthos avec l'aventure du baudrier, qu'il pouvait, s'il n'était pas tué sur le coup, raconter à tout le monde, récit qui, poussé adroitement à l'effet, devait couvrir Porthos de ridicule ; enfin, quant au surnois Aramis, il n'en avait

pas très grand-peur, et en supposant qu'il arrivât jusqu'à lui, il se chargeait de l'expédier bel et bien, ou du moins en le frappant au visage, comme César avait recommandé de faire aux soldats de Pompée, d'endommager à tout jamais cette beauté dont il était si fier.

Ensuite il y avait chez d'Artagnan ce fonds inébranlable de résolution qu'avaient déposé dans son cœur les conseils de son père, conseils dont la substance était : « Ne rien souffrir de personne que du roi, du cardinal et de M. de Tréville. » Il vola donc plutôt qu'il ne marcha vers le couvent des Carmes Déchaussés, ou plutôt Deschaux, comme on disait à cette époque, sorte de bâtiment sans fenêtres, bordé de prés arides, succursale du Pré-aux-Clercs, et qui servait d'ordinaire aux rencontres des gens qui n'avaient pas de temps à perdre.

Lorsque d'Artagnan arriva en vue du petit terrain vague qui s'étendait au pied de ce monastère. Athos attendait depuis cinq minutes seulement, et midi sonnait. Il était donc ponctuel comme la Samaritaine, et le plus rigoureux casuiste à l'égard des duels n'avait rien à dire.

Athos, qui souffrait toujours cruellement de sa blessure, quoiqu'elle eût été pansée à neuf par le chirurgien de M. de Tréville, s'était assis sur une borne et attendait son adversaire avec cette contenance paisible et cet air digne qui ne l'abandonnaient jamais. À l'aspect de d'Artagnan, il se leva et fit poliment quelques pas au-devant de lui. Celui-ci, de son côté, n'aborda son adversaire que le chapeau à la main et sa plume traînant jusqu'à terre.

— Monsieur, dit Athos, j'ai fait prévenir deux de mes amis qui me serviront de seconds, mais ces deux amis ne sont point encore arrivés. Je m'étonne qu'ils tardent : ce n'est pas leur habitude.

— Je n'ai pas de seconds, moi, Monsieur, dit d'Artagnan, car, arrivé d'hier seulement à Paris, je n'y connais encore personne que M. de Tréville, auquel j'ai été recommandé par mon père qui a l'honneur d'être quelque peu de ses amis.

LIII. Deuxième journée de captivité .....	654
LIV. Troisième journée de captivité.....	663
LV. Quatrième journée de captivité .....	673
LVI. Cinquième journée de captivité .....	683
LVII. Un moyen de tragédie classique .....	700
LVIII. Évasion .....	708
LIX. Ce qui se passait à Portsmouth le 23 août 1628.....	718
LX. En France .....	730
LXI. Le couvent des Carmélites de Béthune .....	737
LXII. Deux variétés de démons .....	752
LXIII. Une goutte d'eau.....	759
LXIV. L'homme au manteau rouge .....	775
LXV. Le jugement.....	782
LXVI. L'exécution .....	791
LXVII. Conclusion .....	797
Épilogue.....	807
<i>Bibliographie</i> .....	809
<i>Chronologie</i> .....	815

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPN000607.N001  
Dépôt légal : septembre 2013

Extrait de la publication